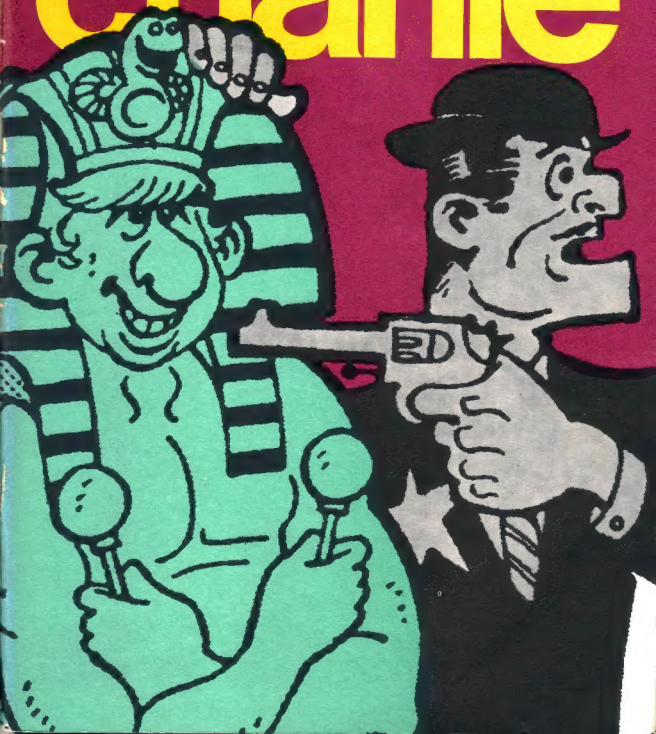


Journal plein
d'humour et
de culture

mensuel

charlie

Abonn. 78 - n° 115 - 9 francs
Portugal 100 escudos
Suisse 8 S.F.
Espagne 1



TOUS LES JEUDIS, 5 FRANCS

CHARLIE FAITES DES GOSSES

LA-DEDANS ILYA PEUT-ÊTRE UN PETIT MOZART



QUI PAIERA VOTRE RETRAITE

MONACO: LA PÈGRE EN LIESSE

LA PRINCESSE ÉPOUSE JUNOT "BEAU-COSTARD"



RECEVEZ CHARLIE MENSUEL CHEZ VOUS, MOINS CHER!

JE VEUX
RECEVOIR
CHARLIE MENSUEL
CHEZ MOI,
MOINS CHER!



JE
M'ABONNE!

HIN
HIN

ABONNEZ-VOUS!

1 AN 12^{ms} 86^F
(AU LIEU DE 108)

DÉCOUPEZ LE BULLETIN
CI-CONTRE ET ENVOYEZ
A: EDITIONS DU SQUARE
10, RUE DES TROIS PORTES
75005 PARIS

Nom et Prénom:
Adresse :

Je m'abonne pour un an à Charlie-mensuel
Ci-joint chèque de 86 F

Signature

POUR L'ÉTRANGER, AJOUTEZ 20% DE FRANCS D'ENVOI

3 - Richard-Andrevon

CEUX-LA

10 - Perez

12 - FEARLESS FOSDICK

19 - Epistolier

21 - Reiser

22 - ANDY CAPP

36 - LES CONTES DE CHARLIE

28 - Hugot

32 - Andrevon

34 - L'ARBRE

40 - ECRIT A LA MAIN

41 - BJORKO-BAY

56 - Montellier

57 - DICO S.F.

59 - BALLADES POUR UN VOYOU

64 - BEAUTÉ ARTISTIQUE

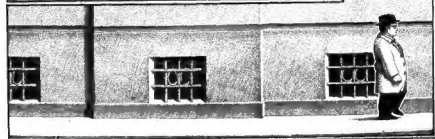
67 - Cabu

69 - PEANUTS

72 - WHAT'S UP DOC ?

74 - FOSDYKE SAGA

79 - Crépax





Le bras de Pichard est réparé. Tant mieux, ses dessins nous manquaient.

Epistolier, lui, malheureusement, n'est pas manchot. Je vous répète que j'ai essayé de le virer. Il s'est traîné à mes pieds, il m'a embrassé les genoux... Je suis trop faible, ses « Carnets de voyage » vont me brouiller avec toutes mes relations.

« Les contes de Charlie ». Une nouveauté dans notre journal plein d'humour et de bandes dessinées. Je vais vous avouer pourquoi je ne publiais pas de nouvelles : j'avais peur d'être inondé de textes que je n'aurais pas eu le temps de lire. Andreuon va s'en charger. Ce mois-ci, « Irène », de Marcel Béalu.

Andreuon nous parle de chansons. Il y a des gens qui aiment ça. Moi, ça me casse les oreilles.

Un grand retour : celui de Fearless Fosdick, le chef-d'œuvre d'humour de Al Capp, ce vieux réac, et chef-d'œuvre de traduc-

tion de Cavanna, mon maître. « Björko Bay » : sentiments distingués de Jean-Marie de Busscher et d'Arnold Ravage.

Golo. Une histoire de voyou, une histoire d'aujourd'hui dessinée et écrite par un type qui a l'âge de ses personnages. Un document, quoi !

Crépax. Une histoire assez ancienne de mon ami milanais. Chaque fois qu'il m'écrit, il me demande : « Quand vas-tu publier « Caduta Angeli » ? ». Voilà, c'est fait, caro Guido. Tu es content ?

« L'Arbre ». Une série de dessins curieux de Pascal Goury et Christian Huitorel. Très curieux, vraiment. Il y en aura peut-être d'autres.

Alex Barbier-le-mystérieux, Hugot-le-Nîmois, Schlingo-le-débile et Violef de B.D., journal de la bande dessinée, ont obtenu le prix « Avant-Garde », l'hebdo de la jeunesse communiste, ce

qui prouve que le Parti n'a pas changé.

La bande dessinée est triste, par les temps qui courent. Toute noire, avec des personnages cafardeux qui n'ont aucune chance d'améliorer leur niveau de vie. Mais nous ne nous décourageons pas : nous sommes tellement désespérés que ça nous fait rire.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tuteur : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wollanski.
 Bras droit : Blandine.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square, s.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes, 75003 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 86 F.
 Étranger : 106 F.
 Dépôt légal : troisième trimestre 1978.
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 47 209.





RASSEMBLEMENT SUR QUAT'RANGG! ET QU'ÇA FASSE VITE, BANDE DE SANS-BITE... LE COMMANDANT D'LA PLACE VA VOUS CAUSER!



VALEUREUX COMBATANTS ET COMBATANTES, C'EST UNE JOIE POUR MOI D'ACCEILLIR, ENTRE CES MURS GLORIEUX QUI TANT DE FOIS DÉJÀ ONT VU SE BRISER SUR LEUR VENTRE DE BÉTON LES ASSAULTS DERISOIRES DES ENNEMIS DE LA PATRIE, LE SANG NOUVEAU QUI COULE DANS VOS VEINES ET QUE VOUS ÊTES PRÊTS, JE LE VOIS SUR VOS MALES VISAGES, À VERSER POUR CET EUROCCIDENT TOUJOURS MENACE, MAIS TOUJOURS RENAISSANT TEL LE PHÉNIX LÉGENDAIRE... ET GNAGNAGNA, ETC...



JE SENS DE PLUS EN PLUS QU'ON VA SE PENDRE LA PÊCHE DANS CETTE MECHTA! ET L'AUT' CON AVEC SON "VIVE LA MORT!" NON MAIS!...



OH! MAIS FAUT PAS CROIRE... DANS L'TEMPS, L'FORT BASTIANI, C'ÉTAIT QUEQU'CHOSE: TOUT BRIQUÉ AVEC DES PAR-TERRES DE FLEURS AUTOUR... ET BIEN FRÉQUENTÉ! LA COUR, LE ROI, LE PRÉSIDENT...



MAIS BIEN SÛR, MAINT'NANT, C'EST
PUS COMME AVANT... L'ENNEMI EST
JAMAIS VENU, ET LE FORT EST TOMBÉ
À L'ABANDON, ÇA N'EMPÊCHE PAS QU'ON NOUS
FAIT MONTER LA GARDE DES HEURES SUR
C'PUTAIN D'CHEMIN D'RONDE JUSQU'À CE
QU'ON DEVIENNENT FOUS.
Y'EN A QU'ON DES HALUCINATIONS, Y VOIENT
VENIR DES ARMÉES OU DES MONSTRES, MAIS
C'EST JUSTE DANS LEUR CABOCHÉ
QUE ÇA S'PASSE...

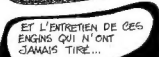
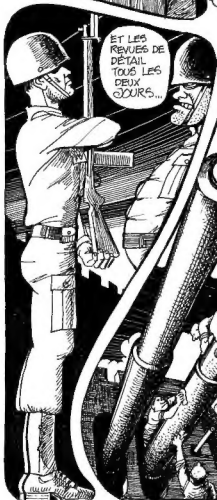


OUAIS, ET ÇA
N'EMPÊCHE PAS NON
PLUS QU'ON NOUS ENVOIE
EN PATROUILLE DANS LE
DÉSERT QU'Y A PER-
SONNE MAIS OÙ Y FAIT
PLUS CHAUD QU'DANS
L'CUL DU DIABLE, OU
DANS LA MONTAGNE
QU'EST AUSEI NUE QUE
L'DESSUS D'MA TÊTE
ET OÙ Y FAIT AUSSI
FROID QU'SUR LA
LUNE. D'CES EXPE-
DITIONS, Y EN A
PLUS D'UN QU'EST
JAMAIS R'VENU, VOUS
POUVEZ M'CRIOIRE...



QUAND MÊME, Y'A DES AVANTAGES, À BASTIAN!... ON DIT QU'CERTAINS SOIRS, Y'EN PASSE DE BELLES DANS LES SOUTERRAINS SI VOUS VOYEZ C'QUE J'VEUX DIRE, LES JEUNES...

PAR LÀ, EN D'SOUS, Y'A PAS QUE DU JOU QUI S'Y PASSE... Y'A AUSSI DU VILAIN, SI VOUS VOYEZ C'QUE J'VEUX DIRE. PASSER L'TEMPS FOUR PASSER L'TEMPS, HEIN ! MAIS FAUDRAIT PAS VOUS IMAGINER QU'VOUS POURREZ TROUVER LES DOIGTS DANS L'NEZ, LES ENDRITS INTÉRESSANTS... PARCE QUE LÀ-BAS EN D'SOUS, C'EST UN VRAI LABYRINTHE QUI S'ÉTEND SUR DES KILOMÈTRES, AVEC DES BESTIONS QUI VOUS BOUFFENT TOUT CRU À PEINE QU'ON A FAIT UN PAS DANS L'NOIR...





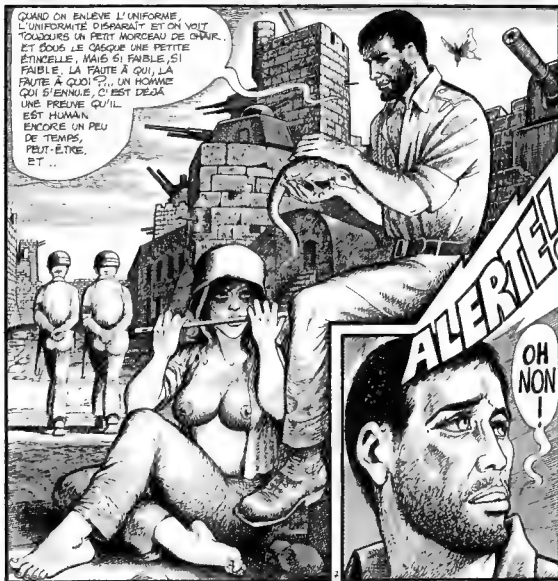
MOI, J'AI BIEN TUÉ QUELQUES CHATS, OUI, MAIS L'ANNÉE D'AVANT, DANS MA BANLIÈRE, C'ÉTAIT PAS GRAS, COMME DISTRACTION... ALORS, C'ÉTAIT QUAND MÊME MIEUX D'TUER DES CHATS QUE D'VIOLER DES FILLES...

VIOLÉE, MOI J'LAI POURTANT ÊTE, ET MON POLICHIENNEL PAS MOYEN D'LE VIRER DU TIRIOIR. ALORS, LES SAFFES QUE J'LOI AI FOUTOUES ET LES MAUVAIS TRAITEMENTS, FAUT COMPRENDRE...



NOUS, ON EST DANS L'ARMÉE DE PÈRE EN FILS. J'AI DU Y ALLER. ET PUIS J'AI FAIT LES COLONIES, ÇA M'A DURCI, MAIS JE RESTE PERSUADÉ QU'ON PEUT AVOIR UNE ARMÉE PROPRE ET QU'IL Y A DES GUERRES LÉGITIMES... AH, BIEN SÛR, Y'A LA TORTURE... C'EST LE SEUL VRAI PROBLÈME EXISTENTIEL DE NOTRE CONDITION.





NEW YORK IS A WONDER- FUL TOWN

On a quelque peu tendance à croire que New York n'existait pratiquement pas au XIX^e siècle parce que le cinéma américain s'est beaucoup plus occupé de raconter ce qui se passait en ce temps-là au pays de Scarlett O'Hara et dans l'Ouest lointain que de décrire la construction du pont de Brooklyn et d'évoquer l'érection de la statue de la Liberté. Bien sûr, il y a eu des masses de films à costumes se déroulant à New York, mais c'étaient souvent des histoires à psychologie et des mélodrames aristocratiques ayant pour toile de fond le tumultueux « melting pot » et ne montrant guère que Central Park ou Washington Square transplantés en terre californienne. Pas de films sur New York comme il y en a eu sur la Frontière sans cesse mouvante.

Or, il existe un fabuleux cinéma sur la ville qui était en train de devenir, la plus grande du monde, la ville des villes. Ce cinéma, c'est celui des gravures sur bois publiées chaque semaine entre les années 1850 et les années 1890 par des magazines comme le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper* ou le fameux *Harper's Weekly*. Ça vaut largement tout ce qu'Hollywood a pu faire de plus chic et de plus dispendieux. Chaque semaine, ces journaux offraient à leurs lecteurs les photographies les plus précises des événements fantastiques qui s'étaient produits dans leur ville depuis la parution de leur dernier nu-

méro. Elles étaient d'autant plus précises et les événements d'autant plus fantastiques que ce n'étaient pas des photographies mais des gravures composées, la plupart du temps, avant même que les événements en question aient eu lieu.

En ce temps-là, on construisait donc le pont de Brooklyn et la statue de la Liberté. Mais il y avait des tas d'autres choses. Par exemple le Crystal Palace, inspiré de celui de Londres. Son inauguration, en 1853, et sa destruction par le feu, en 1858, rivalisaient de splendeur visuelle. D'ailleurs, à New York, en ce temps-là, il y avait des incendies du premier janvier à la Saint-Sylvestre. Tant d'incendies qu'on serait en droit de soupçonner les dessinateurs du *Harper's Weekly* et leurs confrères d'en avoir allumé quelques-uns dans un pur esprit d'esthétique néronienne. Il faut en citer un, car il est trop beau : celui du 17 août 1858, où l'Hôtel de ville s'embrasa sous les salves des feux d'artifices tirés pour inaugurer le fonctionnement du premier câble télégraphique reliant la ville au continent européen.

Quand il n'y avait pas d'incendies, il y avait d'épouvantables tempêtes de neige, et quand il n'y avait pas de tempêtes de neige, il y avait des parades militaires, des premières à l'Opéra, des réunions électorales, des fous qui sautaient du haut du pont de Brooklyn sous les yeux des foules haletantes, des funérailles nationales et grandioses, des machines à vapeur explosant en pleine rue à l'heure de la sortie des théâtres, des manifestations ouvrières et des chevaux emballés. Toutes choses qui n'existent plus aujourd'hui et qui ne se font plus, ou qui, si el-

les existent encore et si elles se font toujours, n'ont plus le même éclat.

Aventureux, les dessinateurs reporters visitaient tous les milieux, le grand monde et les bas-fonds les plus suintants, dont la misère était dickensienne, avec des petits enfants fouettés quand ils refusaient d'aller mendier dans les rues et des vieilles atteintes à des charrettes chargées de choses innommables mais très pesantes. Evidemment, ce n'étaient pas tous des petits Gustave Doré et la rapidité de l'exécution nuisait souvent à la qualité artistique de leurs œuvres. Mais celles qu'on peut voir dans le livre de John Grafton *New York in the Nineteenth Century*, 321 gravures provenant du *Harper's Weekly* et d'autres magazines de la même époque, sont toutes plus fascinantes les unes que les autres. A n'importe quelle page, c'est du grand opéra gravé (Dover Publications, N.Y.).

VOYAGER, C'EST BIEN UTILE... ÇA FAIT TRAVAILLER L'IMAGINATION.

Toujours sur New York, on peut se référer à *New York then and now* pour se convaincre que Paris n'a pas été la seule ville à souffrir des méfaits de la rénovation urbaine et de la spéculation immobilière. A la manière des albums d'Yvan Christ, ce mince volume de 171 pages juxtapose des photos du New York d'hier et du New York d'aujourd'hui. On voit comment la



ville de pionniers, avec ses poteaux télégraphiques en bois et ses avenues bourbeuses, a fait place au paradis de béton qu'on peut contempler actuellement : on voit Manhattan grimper au ciel centimètre par centimètre et abandonner l'imagination et le désordre au profit de l'ordre et de l'efficacité (83 sites de Manhattan photographiés hier et aujourd'hui : texte de Edward B. Watson, photos contemporaines de Edmund V. Gillon, Dover Publications, N.Y.).

A Paris, il y a encore beaucoup de boutiques décorées, et particulièrement des boulangeries sublimes avec d'exquises guirlandes de fleurs champêtres, des scènes bucoliques destinées à chanter les beautés de la nature et la noblesse du travail du paysan, des cieux d'un azur divin traversés de voiles d'hirondelles, des « Glaneuses » et des « Angélus » reproduits avec application. Mais, hélas, un tiers de ces boutiques ont disparu entre 1974 et 1977 et il y a fort à parier qu'il en disparaîtra d'autres dans les années à venir. Pascale Breugnot, Denis Chegaray et le photographe Claude Grenier leur ont rendu hommage dans leur *Boulangeries de Paris*, petit volume de haut goût, d'un délicieux raffinement, publié par les Editions du Chêne dans leur collection « Parole à l'image » (93 reproductions en couleurs admirables, et il n'en coûte que 38 francs).

Toujours grâce au Chêne, on peut voyager dans le Beaujolais et regarder des photographies très académiques de vignes, de raisins, de feuilles de vigne qui n'ont rien à cacher et de dégustateurs ruraux dans l'exercice



de leurs dévotions (*Beaujolais*, photos de Pierre Cottin, texte de Bernard Pivot, 78 francs). On peut aller aussi faire un tour dans les Vosges et regarder de belles photographies de vaches, de moutons et de forêts avec, en plus, de beaux effets de neige (*Du bois dont on fait les Vosges*, photos de Patrick et Christiane Weisbecker, texte de François Nourissier, même prix).

Enfin, on se déplace à la fois dans le temps et dans l'espace

en mettant le cap sur la Bretagne photographiée entre 1911 et 1913 par Charles Lhermite. Récemment retrouvés dans un grenier, ces photos tirées en sépia vous arracheront des larmes de pur plaisir artistique. (*Souvenirs de Bretagne*, préface de Louis Guilloix. Ça doit être tellement cher que les Editions du Chêne n'en communiquent pas le prix, j'ai beau scruter mon prospectus, je ne vois rien.)

Pérez



FEARLESS FOSDICK



LA MOMIE DE RINGO D
SOLENNELLEMENT
DEMAILLOTÉE AU
MUSÉE



TOUTE
LA HAUTE
SOCIÉTÉ
GÈRA PRÉSENTE

SURVEILLEZ CETTE MOMIE !!
IL PARAÎT QU'ELLE A QUELQUE
CHOSE DE SPÉCIAL !

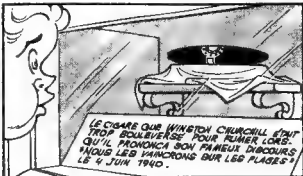


AU MONDRE GÈSTE
SUSPECT... ABATTEZ-
LA !!

MAIS, CHEF!! ELLE
EST MORTE DEPUIS
5000 ANS!



EN PÉNÉTRANT DANS LE MUSÉE POUR CONTEMPLER LA
MOMIE DE RINGO D, LA FOULE S'ARRÊTE PAR DÉPE-
RENCE DEVANT LA PLUS PRÉCIEUSE PIÈCE DU MUSÉE !



LA PIÈCE LA PLUS PRÉCIEUSE DE NOTRE
MUSÉE: LE CIGARE DE
WINSTON CHURCHILL!!



MAIS CE N'EST
PAS LE MOMENT
D'ÊTRE ENU !!
JE DOIS SURVEIL-
LER CETTE CHÈRE
VIEILLE MOMIE
!!

AVANT D'OUVRIR LE SARCOPHAGE, JE DOIS VOUS
FAIRE PART DE SON AUGUSTE MALEDICTION:
"CEUX QUI TROUBLERONT LE SOMMEIL DE RINGO
PERDRONT LEUR BIEN LE PLUS PRÉCIEUX !!"

THE
HEE!!

COMME C'EST
ORIGINAL!



LA LUMIÈRE !!



QUELQUES MI-
NUTES PLUS TARD
LA LUMIÈRE REVIENT.

IL Y A QUELQUE
CHOSE QUI
BRÛLE!







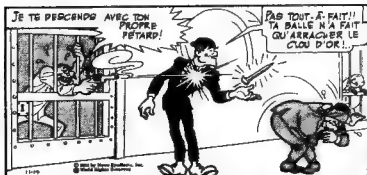




**UNE MOMIE
VIEILLE DE
5000 ANS
JUGÉE POUR
MEURTRE !!**

Sa victime
témoinne
contre elle.







CARNETS DE VOYAGE

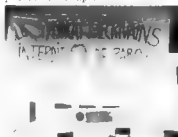
Le but d'un festival n'est pas comme le croit Dominique Grange (BD à propos d'Angoulême) de voir des choses ou de regarder. Cette conception date de l'époque des grandes expositions universelles, où l'on se gorgeait d'images pour l'année. Son but profond est de se faire voir, d'être regardé. Le but d'un festival en province, pour un Parisien (n'étant ni l'un ni l'autre, ma vision est objective), c'est de trouver cinq minutes (ou une nuit) pour rencontrer d'autres Parisiens qu'on n'a jamais le temps de voir sur place.

Le Festival du Livre à Nice est une des occasions pour les littéraires de se voir. Naïvement, étant écrivain, je m'imaginais que je pourrais donc, comme tout le monde, toucher du doigt quelques ames chères, boire le coup avec mes vieux potes perdus de vue ou même faire quelques rencontres avec des pachisiens dont l'œuvre me parlait. En six jours, ou je suis pratiquement toujours resté sur place dans le Festival, je ne l'ai pas vu passer, il a dû se dérouler ailleurs.

Imaginez un palais des expositions dans toute son horreur, où même la sono est étouffée par le bruit des chaufferies. Des stands, comme aux Arts ménagers. Des cabigins en haut pour y fourguer les pauvres (stands gratuits et petits galeux), deux belles expositions (Carrelman et Dubout). Vous voilà dedans. La lumière vous blesse. Des centaines de gens qui ne lisent jamais passent, ramassant le prospectus gratuit (les enfants, c'est l'auto collant). Vous vous dites : je vais acheter des livres. Non, la plupart ne sont pas en vente. On feuillette. Alors, vous dites vous : je vais causer avec des écrivains. Non, la salle réservée au

contact auteurs-lecteurs reste désespérément vide. Comment repérer ces plumitifs sublimes ? En écoutant et zieutant. Haut-parleurs, démonstrations, signaux, questions et gros articles (pas seulement des journaux locaux) vous les désignent : les meilleurs, c'est ceux-là. Qui ? Majax, c'est lui le mieux, il est partout. Un vrai écrivain en cher et en hausse : il est bronzé et fait des tours de passe-passe, j'ai toujours pensé qu'il écrit un livre c'était de la prestidigitation (de l'illusionnisme ?), en tous cas, c'est un métier manuel, j'en ai la preuve. Un célèbre membre de l'Académie Goncourt (que personne ne lit plus tellement ils étaient cons, les frères) reste une journée entière devant une pile de ses romans que personne ne vient se faire dédicacer. En revanche, le gominé Pivot vient faire semblant d'être né dans ce album sur le Beaujolais. J'ai presque honte d'être né dans ce coin-là. Oui, vous avez pigé, être écrivain en 78 c'est être une vedette-de-la-télé. Autrement, t'es qu'un con. Majax, la mère Denis, Pivot, Poniatowski, Gicquel, Mesrine, Derogy, les speakerines et les skateboarders, voilà nos écrivains en 78.

Alors, où il est ce Festival de Nice ? Sur la plage ? Même les Nicos qui sont habitués à la pollution puisqu'ils ont Médécine pour maire depuis des années, n'osent plus s'y baigner. Dans les troquets, les bars, les boîtes ? Là où je suis allé, personne. Dans quel lieu secret se sont planqués les auteurs de ce truc ? Où sont passées les femmes superbes avec qui j'avais rencart, les hommes clairs et sympas que je savais présents, les écrivains chaleureux et ouverts que je lisais avec tant de plaisir (à part ce pauvre Louis Guilloux qu'on déplaçait comme Ramsès II dans son sarcophage) ? Merde, alors, ce que c'est que de être pas dans l'coup !



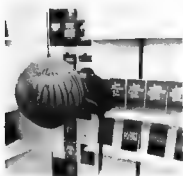
Stand du SELF

A Nice, les amitiés, les amours se défont et se ratent mais ne commencent jamais. Il y a une charge de mort dans ce Festival, qui tient peut-être à la ville, une des plus a-culturées de France, une ville où on ne lit pas, comme dit Gaudou, scénariste de BD et ancien libraire, qui m'hébergeait. La mort, l'ennui, la pesanteur. Il faut du courage pour s'essayer à rigoler un peu. Un groupe de sympas passe : Losfeld, Mallerin, d'Eaubonne, P. Vermont, de jeunes auteurs. Je suis happé, embauché dans un jury qui a déjà voté ses prix. Il s'agit d'annoncer le Grand Prix de la Littérature d'Evasion. A Mesrine bien entendu (on est en mai, il vient de se tirer) pour son bouquin merdeux, juste devant Spaggiari (Nice oblige) pour son bouquin minable. Dans la foule, on a décerné aussi le prix Swift à un certain Lewino, qui travaille dans un journal tellement puant qu'il ne sera pas cité dans *Charlie*. Y paraît que son livre est pas mal, mais neuf jurés sur dix ne l'ont pas lu, en tous cas c'est pas pire que les autres prix. La prochaine fois, Lewino enverra son bouquin.

Qui passe ? Médécine. Rien à dire, tout le monde le lâche depuis qu'il a été viré du ministère du Tourisme. Il ressemble tellement à un dessin de Cabu qu'on s'attend à voir un crayon lui dépasser de l'oreille, avec Cabu au bout. Qui passe ? Lecat, ministre de la Culture. Ah, dis donc. Il vient de gueuler contre les radios libres et tente de se dédouaner ici. Ici on est plus cons, ça marche. Le lendemain, on verra même Poniatowski, qui après avoir censuré plus d'écrivains et journalistes à lui tout seul que De Gaulle dans toute sa carrière, vient se faire acclamer par eux. Ils frétilent et l'acclament comme prévu. Quelques nanas sautent l'honneur et le huent avant de retourner sur le stand. Mai 68, ne confondez pas.



Médécine et Lecat veillent sur la culture



Chichu, en action

c'était pas y a dix ans, c'était y a 100 ans, j'ai 121 ans et Guilloux peut aller se rhabiller.

Qui passe dans cette grosse bagnoles ? Le petit Glénat. Dis donc, il est devenu grand. Depuis qu'il édite les vieilleries préférées d'Epistolier, ça plane pour lui. Numa Sadoul, lui, a rasé son crâne. Le punk c'était l'an dernier, mais les nouvelles arrivent en retard à Cagnes sur-Mer

Qui passe ? Jack Thieuloy, avec Chichu sur l'épaule, une guenon que les familles suivent avec passion. Attention, elle mord, surtout les cons, mais aussi les femmes. Si vous trouvez ça raciste, expliquez vous avec le singe. P.J. Rémy débarque en voiture officielle : personne ne le prend pour le ministre et ne lui jette de cacahouettes. Hallier est là aussi, mais personne ne le remarque. Vexé par ces provinciaux, il repart.

Dans le vieux Nice, on se sent plus au chaud, immigrés et propos chantent entre les passages de patrouilles de flics. Sur une porte, un vieil anar a écrit : « Vive Babeuf », « Vive les Sans-Culottes », « Ici on s'honore du titre de citoyen de la (république ?) »

Au Festival, on a censuré un spectacle audio-visuel autour du livre de Marcel Caille, communiste interdit chaque année à Nice parce qu'il écrit sur son époque. Cette année, Hachette en prenait plein la gueule. Son dernier bouquin : « L'assassin était chez Citroën ». En fait, y en a plus d'un. Caille et ses amis devront vendre le livre de force. Le SELF, syndicat des écrivains, n'est pas aimé des organisateurs ni des éditeurs (les premiers obéissent aux seconds). Faut dire qu'on lit sur son stand : « Ecrivains, tous les éditeurs vous



Marc en Caille se défend

volent, seul le SELF peut vous dire de combien », ou « Lecteur, tu achètes mon livre 30 F ; moi, écrivain je ne touche que 3 F, où passe le reste ? » (en fait, c'est faux, l'écrivain ne touche que 2,70 F). On leur interdit de passer des annonces, ils ripostent en affichant la censure, ce qui leur vaudra la foule.

En bas, mon éditeur, Vermont, hurle chaque fois qu'il vend un exemplaire de mon roman, je suis son best seller, je vends mieux que Vaneigem, quel pied, les mecs de Plasma (qui nous diffusent) n'en reviennent pas.

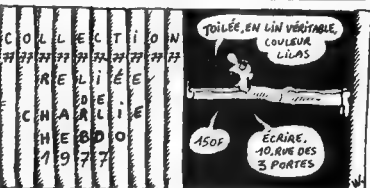
Voyons les débats. Des mecs de L'Express expliquent pendant quelques heures qu'ils sont les meilleurs. On se demande alors pourquoi leur canard est une telle merde. Un autre jour, débat sur une connerie quelconque dirigé par le sinistre recteur René Rémond, aussi con qu'il est laid. Les orateurs causent entre eux. Dans la salle, le public venu à ce débat veut poser des questions. Il doit les poser, par écrit, à une hôtesse qui les porte au ringard

susnommé. Celui-ci les lit à voix basse, secoue la tête négativement et la question va au pami. Si elle l'arrange, il la passe. Personne ne hurle, personne ne le jette dehors, personne ne lui crache à la gueule. Mai 68, c'était y a 1000 ans.

Au pot du Nouvel Obs - celui où tout le monde va parce que c'est le plus copieux et que le public aime les riches. Got, Franc et Bretécher se sont tirés avec un plateau de caviar, les salauds. Pour une fois, je rencontre des gens, des vrais, de ceux avec qui on prendrait bien un verre le lendemain si on les trouvait. Avez-vous remarqué que c'est toujours au sein du ringard achevé qu'on fait les meilleures rencontres, les gens bien se repèrent tout de suite et c'est sur le fumier qu'éclatent les plus belles fleurs. Je tombe amoureux de ma septième attachée de presse depuis le matin. Médecin, lui, nous invitera sur les hauteurs de Cimiez, d'où il peut contempler son électoral. Bouffe pas mal, temps maussade. Sans intérêt

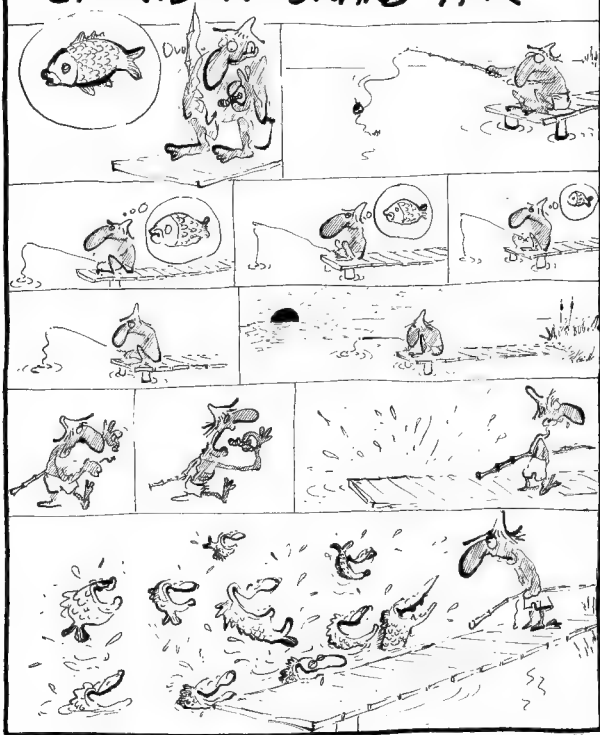
Le lendemain, je participe à un débat avec Forest, Mougin et Murray, d'A suivre. Le baratin habituel, mais les gens sont attentifs. Surprise : les trois-quarts de la salle sont remplis de jeunes filles qui vous œilladent à vous faire perdre le fil. Chouette, la BD vire, on va y voir enfin des femmes qui ne soient pas seulement celles des dessinateurs. A la sortie, on déchanté un peu : c'est une prof de français sympa qui a amené 60 de ses élèves. La statistique s'effondre. Moi aussi. Et je rate mon train.

Théophraste Epistolier (photos : Bruno Teyssonnières)



UN SOUVENIR ! LA COLLECTION RELIÉE DE "CHARLIE-HEBDO"

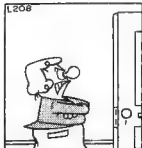
LA VIE AU GRAND AIR

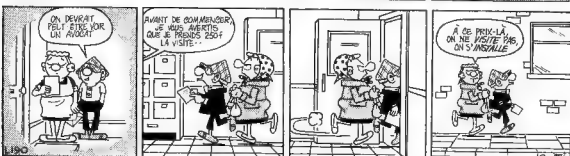


andy capp

Smythe









LES CONTES DE CHARLIE

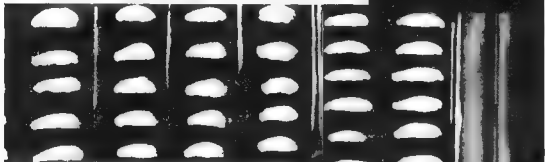
Je suis bien content de commencer la série des « Contes de Charlie » par un texte de Marcel Béalu. Ce texte n'est pas né d'hier, puisqu'il fait partie d'un ensemble de récits écrits en 1943-44, d'une époque où la plupart d'entre vous n'étaient pas nés, et publiés chez Gallimard en 1947 sous le titre « Journal d'un mort ». Cet ouvrage est épuisé depuis longtemps, c'est pourquoi l'extrait

qu'on vous en présente ici peut être considéré comme neuf. Marcel Béalu lui non plus, n'est pas né d'hier, puisque l'événement remonte à 1900. Mais il n'en est pas pour autant épuisé (au contraire de la plupart de ses recueils de nouvelles, dont les plus célèbres sont « L'Araignée d'eau » et « Les Mémoires de l'ombre », la preuve en étant les romans qu'il continue de publier chez Belfond

« La Grande Marée » et « La Poudre des songes » étant les plus récents...), et l'existence de la librairie qu'il dirige, « Le Pont Traversé » (au 62 de la rue de Voltaire), où il accepte qu'on vienne lui serrer la pince, Béalu peut être assimilé aux surréalistes, on s'en convaincra sans peine en lisant l'ode à l'amour qui suit...

Andrevon

de Marcel Béalu



Quand Irène s'étonne de mes longues absences j'invente une histoire propre à éveiller ses soupçons. Elle en souffre je le sais mais d'une souffrance qui la fait vivre alors que la certitude pour elle de ma mort serait mortelle je le sais. Toute ma vie contraint de lui mentir, comment pourrais-je sans mentir encore lui prouver que je vis ? Elle a remplacé sur ma table les pivouines par des roses, elle croit que je suis toujours vivant et continue à entretenir le culte de ma présence absolument comme avant, comme on entretient le culte d'un mort. Comment la dé tromper ? Comment lui dire : *Je ne suis qu'une apparence, un spectre, un souvenir, cet être que tu regardes, que tu étres, n'est plus là, n'est plus ?* Mentir c'est consolider son erreur, mentir c'est aimer.

Ce persistant malentendu prend des allures bouffonnes ou tragiques selon les jours. Quoique je lui mente sans arrêt, c'est avec Irène que je suis le plus sincère, avec elle seulement que j'ose me montrer tel que je suis. Puisqu'elle ne peut croire à ma mort je n'ai pas besoin de me gêner. Et souvent je surgis devant elle sous une apparence négligée, je veux dire sans avoir complètement revêtu ma tenue terrestre. Elle cligne un peu des yeux, se demande une seconde si c'est bien moi son mari, mais quelle que soit ma difformité elle se rassure vite. Que je n'aie pas de bras, que mon cœur soit à droite ou que je n'aie plus dans la figure que le nez ne l'inquiète pas outre mesure, la rassurerait plutôt. Mais depuis peu, elle me reproche avec un brin d'aigreur d'oublier l'indispensable, de négliger de me nanter même de ce qui fait les époux. Est-ce ma faute si ces attributs dans le vestiaire céleste dont j'ai parlé ne se trouvent presque plus jamais à portée de ma main ? Dois-je être tenu pour responsable de cette indis-



ponibilité ? Il n'y a pas besoin de te demander d'où tu viens !... dit-elle quand j'arrive ainsi frustré. Que répondre ? Par contre quand je revêts pour lui faire honneur un organe supplémentaire, une belle paire d'ailes par exemple ou deux grandes cornes en forme de lyre ainsi qu'en ont certaines antilopes africaines, elle ne semble pas s'en apercevoir comme si c'était tout naturel.

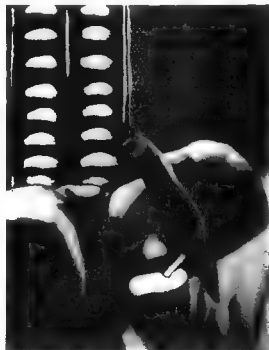
Quelquefois, pour être plus tranquille je conserve mon invisibilité. Irène me cherche partout dans la maison, ouvre mes tiroirs, fouille dans mes poches, met le nez dans mes paperasses. Ses découvertes ne font qu'augmenter mon désespoir qui emplit l'appartement. Elle finit par jouer tout comme en ma présence sa grande scène de la folie, délirant à nuit entière d'une voix qui attendrait un mort. Et je le suis attendri devant la sincérité de sa souffrance, mais d'un attendrissement invisible. Quand elle est à bout et vraiment trop seule, trop seule, elle appelle sa maman dans le sommeil avec son ancienne voix de petite fille. *Maman !... ma petite maman !* dit-elle sur tous les tons du déchirement. Ou elle se dresse et crie : *Maman !* comme doivent crier au secours les naufragés emportés par un courant violent loin du seul espoir. D'incompréhensibles larmes roulent sur ses yeux ouverts à la nuit tandis que des sanglots la secouent, de gros sanglots venus du fond des âges. Je l'encerle dans mes bras. Invisible j'essuie avec d'invisibles baisers ses larmes. Au matin elle murmure : *J'ai vu maman cette nuit en rêve, elle me berçait doucement...* Les vivants se trompent souvent sur l'identité des morts qui les haïent.

Il y a des nuits où je ne parviens pas cependant à l'apaiser. La lune éclaire la chambre - est-ce déjà l'aube ? - et dans mes bras le corps d'Irène reste crispé, insensible. Ses yeux ressemblent à un fleuve ayant brisé ses digues, le flot s'en répand sur des campagnes désolées où nul ne peut avoir accès. Ces moments-là me vient l'envie de la tuer pour la tirer de son désespoir, pour qu'elle puisse enfin me rejoindre ! Mais je m'en garde bien : que deviendrait ma liberté ?

J'ai connu beaucoup de femmes qui avaient deux visages. Lorsque je constatai cette bizarrerie je crus avoir fait découverte propre à bouleverser le monde. Ce sentiment dut me sauver du désespoir. Amoureux j'étais d'une étrange petite folle. Elle n'avait pas vingt ans et j'en avais quarante, d'où mes airs de triomphe. Notre première nuit (qui suivit de quelques jours notre première rencontre) cette enfant au rire de jouvence, cette bête ravissante douée de langage, m'avoua qu'avant moi une cohorte de garçons avait passé « dans sa vie ». Le nonchalant cynisme avec lequel elle m'énumérait ses amants ressemblait à de l'inconscience. J'étais sans épouvante, seulement un peu déçu que ce complice à ma taille restât si froid dans le plaisir. Lorsqu'elle fut endormie, je remarquai qu'une fossette charmante cerclait son cou et amusé laissai errer mon doigt jusqu'à la naissance de cette ride précoce derrière l'oreille. Et je dus bientôt admettre qu'il était, ce pli profond, tout simplement le rebord d'un masque. Tirant comme on retourne un gant avec douceur d'abord puis avec une sorte de sauvagerie sur cette peau supplémentaire je vis qu'elle recouvrait figure toute ratatinée. C'était cette face ridée, usée, flétrie, que j'avais eu la prétention d'émouvoir !

Quand je rentrais dans ma maison avant l'aube, je trouvais mes papiers épars, tiroirs ouverts, cen-

driers en miettes et partout, partout de grosses taches qui étaient traces de larmes. Ce jour-là, sitôt de retour, je me glissai près de mon épouse écrasée sur le lit par la fatigue et le tourment. Elle n'avait même pas pris soin de se dévêtir. Fossédait-elle aussi un double visage ? Rapidement, derrière l'oreille je découvris le sillon révélant que j'avais dû prendre tant d'années durant pour une ride un peu plus profonde que les autres. Arrachant alors cet autre masque que les autres, le pauvre pauvre masque de constants reproches et de souffrance, je vis qu'il cachait cou gracile, joues brillantes, paupières neuves, front lisse. A quoi bon hélas ! cette jeunesse insouçonnée ? N'était-il pas à jamais trop tard ?... Cependant, fort de mon innocence et bien que l'épouvantable malentendu entre nous n'ait pas eu de cesse, souvent maintenant il m'advient quand Irène est endormie de lui retirer doucement, doucement, le visage usé que les autres connaissent et qui n'est pas le sien.



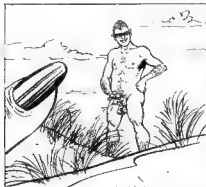
Il n'est pas toujours nécessaire de soulever la figure apparente pour voir celle cachée derrière. Une forte température quelquefois mélange la cire des deux visages, le visible se fondant, se confondant avec l'invisible. Il peut se produire aussi que le vent fasse apparaître dans sa dure réalité l'autre visage ou qu'une puissante tempête emporte à jamais celui qui le recouvrait. Ainsi dépouillées de leur masque protecteur, ces faces se font rapidement, s'effritent, semblent bientôt mutilées, tel le dernier pétale d'une fleur meurtrie. Et qui n'observa jamais par temps serain sans excessive chaleur ni froidure, sans pluie ni soleil ardent, dans un climat des plus neutres, physiologies qui s'altèrent, devenaient autres, traits de dessous prenant le dessus, au signal d'une émotion violente ou dans l'assouvissement d'un vice, nous même le simple regard attentif d'un être ayant vécu longtemps près d'elles ?

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR RICHE HOELLENSHAGUERT LE DOCTEUR A DES RONDS









MON PAUVRE CHÉR! OUI, ÇA ME REVIENT!
ON S'ÉTAIT RENCONTRÉS SUR LA
PLAGE DE NUDISTES TU AVAIS 20 ANS...



JE SUIS UNE PROSTITUÉE
ET JE GAGNERAIS DES
MILLIONS SI J'AVAIS UNE
BITE EN PLUS DE TOUS
MES AUTRES CHARGES



N'EST-CE PAS? OUI, VOUS
EN AVEZ DEUX. ALORS VOUS
ÊTE QUE JE VOUS PROPOSE:
VOUS M'EN DONNEZ UNE
ET NOUS PARTAGEONS MES
BÉNÉFICES



NOTRE COLLABORATION A FONCTIONNÉ
JUSQU'À IL Y A DEUX MOIS, PLUS TU
AS DISPARU. QU'EST-CE QUI T'A PRIS?
ESSAIE DE TE LE
RAPPELER.



JE SUIS TOMBÉE AMOUREUSE D'UN
CLIENT QUI A VOULU M'ÉPOUSER, MAIS
SANS MA BITE. **BON DIEU! ON EST
MARDI! C'EST AUJOURD'HUI QU'ON
DEVAIT SE MARIER.**



DANS L'ÉTAT OÙ
TU ES, IL NE VOUS
DRAIT PLUS DE
TOI.



TOUT CE QUE TU
M'AS GAGNÉ EST
EN SUISSE. JE VI
AVEC CE QUE JE
GAGNE ICI.



ARRÊTE! JE L'AI COUCHÉE SUR MON
TESTAMENT. D'ACCORD, ELLE EST PLUS
VIEILLE
QUE
MOI...



ATMOSPHÈRE TENDUE CHEZ LE DOCTEUR
JE L'AI RECONNUE, C'EST LA PUTÉ DU
COIN. BRAVO!



FIN

CHANSONS PAS NETTES

Du 12 au 16 avril, ça chantait à Bourges pour le deuxième « Printemps ». L'envoyé spécial de *Charlie* était à Bourges, il a tout vu, tout bu, tout entendu, enfin presque. Le bol extraordinaire : l'envoyé spécial de *Charlie*, c'est moi. Ça n'aurait pas été moi, vous n'auriez rien su. Comme c'est moi, vous saurez tout. Enfin, presque. On est modeste, dans le métier.

Alors comment ça se présentait, Bourges ? Une grande fête ? Non. Faisait frusquet, pleuvouillait, on se les gelait, quoi. Mais est-ce que c'était triste, est-ce que ça faisait, comme se lamentait l'envoyé spécial de *Libé* (tous les journaux bien ont leur envoyé spécial corvéable à merci), présentoir de la chanson engagée, boy-scouterie de la bonne connaissance ! Pas plus. A Bourges, les chanteurs (disons les auteurs compositeurs-interprètes, parce que maintenant c'est ça à 90 %, la bonne chansonnerie) apparaissaient sur le podium (ou la scène) dans la lumière grandiose des projecteurs, ils grattaient leur guitare en poussant leur mélodie versifiée, on les applaudissait, ils repartaient. Et une heure après, un autre (ou une autre, parce que l'élément féminin était là en force), et ça recommençait. L'amateur de chansons moyen, qui n'est pas forcément envoyé spécial d'un journal, même d'un gauche, était content.

Parce que reprocher à une chanson d'être à texte et de développer des idées dites de gauche, c'est un peu fort de café, non ? Et c'est pourtant ce qu'on fait dans les journaux de gauche, avec une belle inconscience, en reprenant le leitmotiv de la tristesse-du-chanteur-tout-seul-sur-scène-avec-sa-guitare-et-son-pied-sur-ton-sabotet renvoyant Brassens, Leclerc, Douai et bien d'autres aux oubliettes, alors que si la chanson contemporaine francophone existe, c'est d'abord grâce à eux.

Chanter, ouais, c'est d'abord faire passer son petit message (qui peut être aussi bien sur l'amour que sur la politique) avec ses petits mots, aussi poétiques que possible, mais on n'y arrive pas toujours. Les flon flons, ça vient après. Une chan-

son, c'est comme une nana, des fois il vaut mieux que ça soit nu, d'autres fois il vaut mieux que ça soit habillé...

Alors, le second reproche qu'on commence à vous flanquer dans les gencives, à savoir que la chanson ne peut être intéressante qu'à partir d'un certain niveau de décibels et de décalage d'instruments à haut wattage, ça tient pas. C'est seulement le genre d'argument qu'on trouve dans la bouche de tous les intoxiqués du rock et de la pop, qui veulent systématiquement tout mélanger, tout ramener à eux. C'est pas le même métier. C'est seulement que ce sont les mêmes gens qui causent à la fois du rock et de la chanson. En plus, bouffer un courant pas possible et se trimballer avec pour des millions d'ampis et de trumachins, c'est pas très écologique. Enfin, c'est mon avis, et le gros avantage que j'ai sur vous, c'est que je suis payé pour le donner, y'a pas de justice, dans ce pays.

Mais une parenthèse, tiens : ce qui (à mon avis toujours) est en train de faire piétiner Béranger, c'est le fait qu'il travaille depuis plusieurs années avec le groupe de Jean-Pierre Alarcen, qui fait beaucoup de bruit ; ce bruit a tendance à remplacer la mélodie, et les chansons de Béranger, maintenant, c'est plutôt un texte linéaire sur une musique tonitruante, c'est-à-dire un ensemble qui ne coïncide plus. Quand Béranger faisait tout seul ses musiquettes sur sa guitare (*Il y a dix ans*, ou *Natacha*), il y avait là dessous une mélodie qui se chantait, qui était facile à retenir et à reproduire, donc facile à chanter par le pékin moyen. Est-ce que vous êtes capables de chanter une des chansons récentes de Béranger ? Je parie que non. Et une chanson qui ne se chante plus (c'est à dire seulement par son auteur et sa tornade musicale), ce n'est plus tout à fait une chanson. Cela dit, j'aime toujours Béranger (Béranger, je t'aime toujours) et ce n'était qu'une parenthèse.

Troisième reproche genre envoyé spécial de *Libé* : à Bourges, ça ne participait pas. Tu t'assieds, tu écoutes, tu applaudis, tu t'en vas. Comme au ciné, quoi, sauf qu'au ciné tu n'applaudis pas. C'est pas suffisant, il paraît. Maintenant, si tu participes pas, on te vole ton argent, on te coince dans le tandem

créateur/consommateur, et ça, coco, c'est pas bon, surtout quand on est de gauche. Mais alors, participer, pour ce qui est de la chanson, ça peut être quoi ? Chanter le refrain en même temps que la vedette ? La plupart vous font faire ça, maintenant. Et il faut bien dire qu'à part Gilles Servat, qui a une sacrée pêche et un sacré tonneau, ça tourne vraiment feu de camp youkaidi youkaidi.

Une autre manière de participer, la seule, la vraie, c'est, comme le chante Béranger, de « faire vos chansons vous mêmes ». Alors là, oui, d'accord. On se fait ses chansons soi-même. Enfin, ceux qui peuvent. A Bourges, précisément, il y avait un chapiteau tout spécial pour ceux qui avaient envie de chanter ou de musiquer devant un public. Les non professionnels, quoi. C'était une bonne initiative, et ça ne désemplissait pas. Mais quand on avait marre, soit de participer, soit d'écouter ceux qui participaient, ben on pouvait toujours retourner écouter les pros pour 15 ou 20 balles, une place de ciné en moyenne. Bourges, c'était bien pour ceux qui n'ont pas peur de se faire traiter de non participants en s'asseyant simplement pour écouter les pros qu'ils aiment. On ne va pas vous donner le programme. A quoi ça servirait ? On va simplement citer les Géganims (du folk alsacien, et plein d'humour entre les couplets) ; Michel Bulher (un jeune Suisse dont vous dira du bien dans une prochaine chronique ; en attendant, achetez son 33 t, « Immigré », production Escargot, distribution CBS) ; Gilles Servat dont on ne dira jamais assez de bien ; Steve Waring toujours bien marrant ; Anne Sylvestre qui prend du poil en mûrissant ; Louise Forestier, la Canadienne qui montre ses cuisses ; Moustaki ; Mama Béa ; Font et Val ; Nougaro et d'autres encore. Le tout pendant, cinq jours sans débander. Moi, j'y retourne l'an prochain, même si je ne suis plus envoyé spécial d'un journal de gauche

★

On va quand même dire quelques mots sur deux spectacles qui risquent de vous passer à côté des pompes s'ils débarquent dans votre province. Le premier, c'est *La chanson d'un gas qui a mal tourné*, du titre d'un poème de Gaston Couté. Couté, c'est ce

qu'on pouvait appeler un chansonnier populaire, né dans le bordelais en 1881, mort à Paris en 1911, à 31 ans. Côté chante les rotards de l'époque, les saisonniers, les vagabonds attirés par la vieillesse, son stupre et ses vapeurs d'usine, il chante la misère, il chante la mort. Le tout dans un langage extraordinairement imagé, une sorte d'argot du terroir qu'il acclimatise à l'urbain, et qui le place aux côtés d'un Jehan Rictus ou d'un Richelpin, si vous savez qui ils sont... Côté est maintenant chanté par Gérard Pierron et dit par Bernard Meuliant (avec l'accent). C'est beau comme la rencontre d'un roquefort coulant et d'un camion fou sur un billard rugueux. A part le spectacle, Côté est édité par l'association « Le vent du ch'min », qui étudie et diffuse toutes formes de documents et témoignages exprimant dans les arts et la littérature la peine des hommes. C'est bien beau, ça, monsieur Baraduc. Comme vous dites, madame Bulenver. On peut donc commander au « Vent du ch'min » (5 his, rue Vachette, 93200 Saint-Denis, C.C.P. 691.25 B, La Source) les trois tomes des œuvres complètes de Côté (20 F la pièce), où le disque enregistré par Pierron et Meuliant, pour 40 F. Et pour vous mettre l'eau à la bouche, un petit échantillon du talent de l'artiste. C'est tiré du *Champ de naviois* (c'est le ci-metière) :

J'en ai t-y vu d'pis l'temps que j'picoche
J'en ai t-y vu d'ces entarr'ments :
J'ai vu passer c'ti du p'tit mioche
Et c'ti du vieux d'quater' vingt ans
J'ai vu passer c'ti d'la pauvre fille
Et c'ti des poqu's aux bourgeoisieus
Et c'ti des ceux d' tout' ma famille
Qui dorm'nt à c'ti' heur' dans l'champ d' naviois !
Et tertous, l' p'san comme el' riche,
El' rich' tout comme el' pauvre p'san,
On les a mis à plat sous l'friche ;
C'est pus qu' du feuillier à présent
Du bon feuillier qu'engrais's ma terre
Et rend meilleurs les vins nouveaux :
V'tà c' que c'est qu' d'êtr' propriétaire

D'un' vigne en cont' el' champ d' naviois !

L'autre spectacle, c'est *Les travailleurs de la nuit - chansons illégales*, une mise en scène d'Alain Mailland, qui est animateur « chansons » à la Maison de la Culture de Bourges (organisatrice du « Printemps »), et à qui on devait déjà 2 000 ans de chansons. Le spectacle est inspiré de la vie d'un anarchiste illégaliste du début du siècle, Marius Jacob, qui pratiqua, entre 1900 et 1906, la « reprise individuelle » (entendez par-là qu'il faisait des casses chez les riches et gardait tout pour lui, pas fou), et mourut en 1954, après avoir demandé de passer sa dernière nuit avec la femme, de trente ans plus jeune que lui, d'un camarade. Il paraît que Maurice Leblanc s'est inspiré de sa vie pour créer son Arsène Lupin - mais en l'amputant de la portée sociale de ses actes. La pièce chantée de Mailland mélange à légèrement passé et présent, et vous met du tonus dans la nostalgie. Encore un truc à ne pas manquer quand ça passera chez vous. Un extrait d'un monologue-manifeste de Mailand comme ça en passant :

Je suis la montre sauvage
qui autogère le temps de vivre,
Je suis la brebis du Larzac qui se refuse
au bélier de l'armée française,
Je suis la chèvre des communaux
tels qui dit
croûte à la fraiseuse de chez Re nault,
Je suis le miroir solaire qui dit merde à la centrale nucléaire.
Je suis le lycéen, le soldat, le bougnoule
quand ils n'acceptent plus les coups de pieds au cul.
Je suis des cés handicapés
qui ne veulent plus être des assistés,
Je suis contre tous ces assistés
qui ne deviennent handicapés, etc. Etc. Etc continuez vous-même, vous participerez !

Vous voyez qu'on pense bien, à la MDLC de Bourges.

Une dernière nouvelle avant d'en pousser une dans ma salle de bains, la revue *Chanson*, dont on vous recommandait chaudement la lecture dans le dernier article sur les chansons, vint définitivement de rendre l'âme. Vous voyez que c'est dur, le métier. Et la passion, donc !

Andrevon

Calco
LE JOURNAL DE CATHERINE n° 1 25 F
LES AVENTURES DE MADAME POMPOUDOU n° 12 (début)
LE GRAND DUCHÉ (I) (envers maîtres) n° 20 (début)
LE GRAND DUCHÉ EN VACANCES n° 20 20 F
MON BEAU n° 45 20 F
A BAS TOUTES LES ARMÉES n° 20 20 F
CATHERINE SAUTE AU PARF (dans abîme) 20 F

Al Capo
L'IL ABNER n° 13 20 F

Genève
LE SAUVAGEON n° 2 20 F
LE SAUVAGEON n° 2 (début) n° 340 20 F
LES AVENTURES DE DIEU n° 51 20 F
LES AVENTURES DE DIEU n° 52 20 F
LE SINGE DEVIN COM n° 20 (début)
LE CONE DE SURPRISE n° 31 20 F
LES AVENTURES DE BARRACLOUGH n° 40 20 F
OU M'AMÉRIKA-T-IL n° 87 20 F

Procheur Chonon
LES JEUX DE DON DU PROFESSEUR CHONON n° 71 20 F
LES FICHES BRICOLAGE DU PROFESSEUR CHONON n° 58 30 F

Cout
LE DERNIER SALON DU L'ON CAUSE n° 72 20 F
ET MIEL MOURCHOU n° 25 PAR UNE BARBARIE n° 43 20 F
LES VIEILLES PUTES n° 54 25 F

Dahli de Ton
ON PEUT CORDER, CHEZ ? n° 251 20 F

Heurleur
LA VIE DES GENS n° 1 20 F
DU ON VA ? JEN RAIS RIEN, MAIS ON VA n° 281 20 F

Gabé
K. EST TOUT n° 4 20 F
IL EST TROP INTELLECTUEL n° 81 20 F
L'AN O' n° 18 (début)
REPORTAGES n° 26 20 F
T. ROBERTS-PROTON n° 138 20 F
UNE PLUME POUR GLOVES n° 40 20 F
OUST-CE QUE JE FOUS LA ? n° 47 20 F
CRACHER DANS L'EAU n° 58 20 F

Palués et Wabéles
PAULETTE Tome 1 n° 100 (début)
PAULETTE (Tome 2) n° 150 (début)
LE MARIAGE DE PAULETTE n° 311 (début)
L'AMOUR EN ASSASSIN n° 34 20 F
RAS-LE-BOL VALE n° 42 20 F
LE CIRQUE DES FEMMES n° 81 20 F

Reur
LES 201 MOCHES n° 21 (début)
MON PAPA n° 20 (début)
LA VIE AU GRAND AIR n° 18 25 F
LA VIE DES BÊTES n° 26 (début)
ON VA UNE PRODUCE FORMIDABLE ? n° 48 28 F
VIVE LES NORMES (dans abîme) 28 F

Soules
PAUT-IL VOUS L'ÉVALUER ? n° 21 20 F

Wibou
CHEZ LES GOUSSIERES n° 141 20 F
LES AVENTURES DE TOM BLANC n° 151 20 F
DAMES DE FAMILLE n° 24 20 F
JACK L'ÉVENTRÉ EN VACANCES n° 30 20 F
LA CHÈRE ILLUSTRÉE n° 29 20 F
TANIS-VOUS, L'ENNEMI ÉCARTÉ n° 481 25 F
LES AVENTURES DU PRINCE BERNARD n° 321 20 F
ROMANES ET MÉLODRAMES n° 58 20 F

Wabéles
LA VIE COMPLIQUÉE DE GEORGE LE TUEUR n° 3 (début)
ON NE CONNAÎT PAS MÔME BOURNEUR n° 71 20 F
C'EST PAS NORMAL n° 22 20 F
IL NE FAUT PAS RÉVÊLÉ n° 52 20 F
LES FRANÇAIS M'ONT RIEN n° 41 20 F
GILBERT WEST PAS NORMAL n° 50 20 F
CARTON JOIE n° 53 20 F
C'EST DUR D'ÊTRE PATRON n° 601 20 F

Réle
BI LA SAUTE-VIENGE EN AVANT n° 441 20 F

DANS LA SÉRIE
« BOUQUINS CHARLIE »

Bouquins
LA REVOLTE DES RATES 20 F
Chapco
LA LOI DE M. PESANTIER 28 F

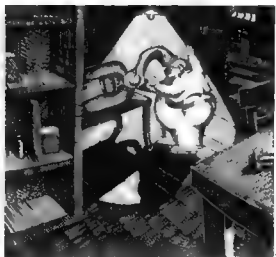
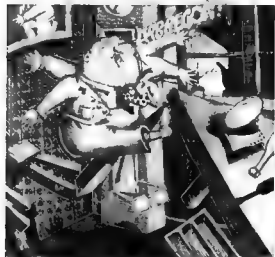
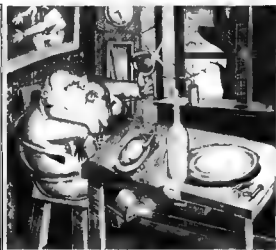
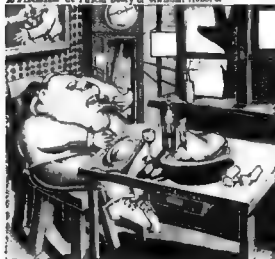
DANS LA SÉRIE
« CHARLIE SPÉCIAL »

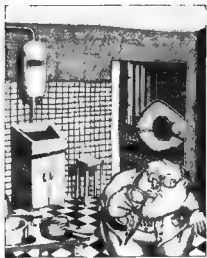
Musée et Goussier
ALACK DINER n° 11 20 F

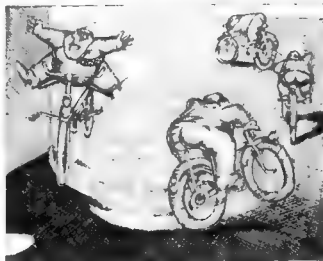
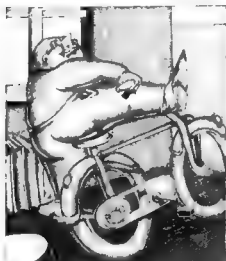
Gabé Bouquins
ZIL ZILLU n° 21 20 F
Moué
TOUS EN SCÈNE n° 31 20 F
Kuzman
C'EST LA JUNGLE n° 401 20 F

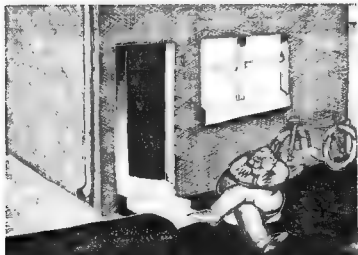
COLLECTION « B.D. » (début sepe.)

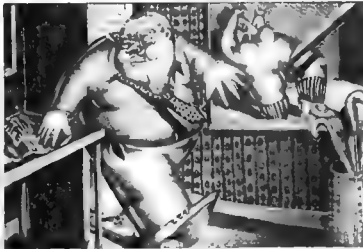
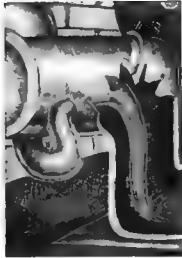
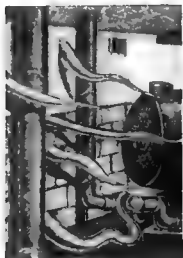
Moussins
LE GOUAC n° 11 20 F

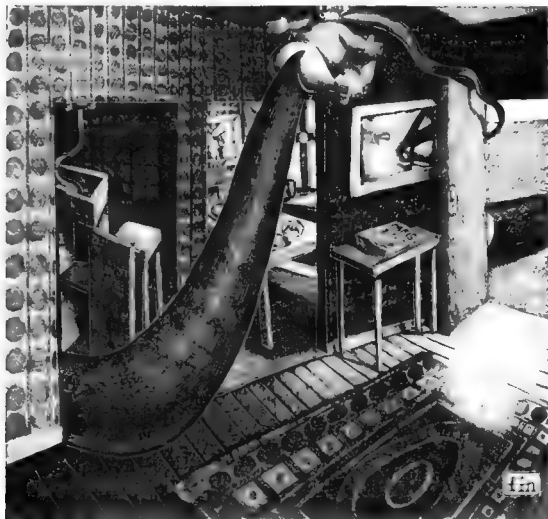


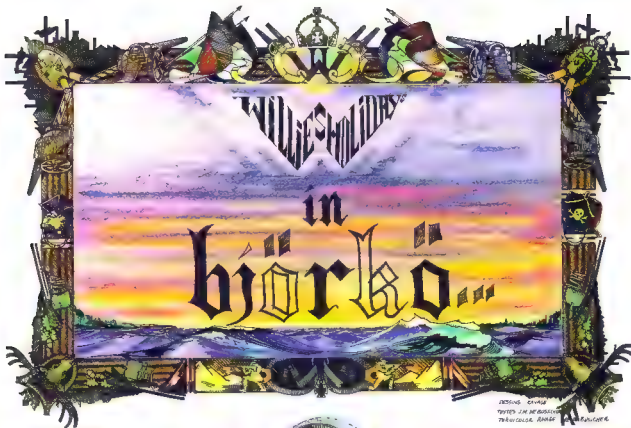






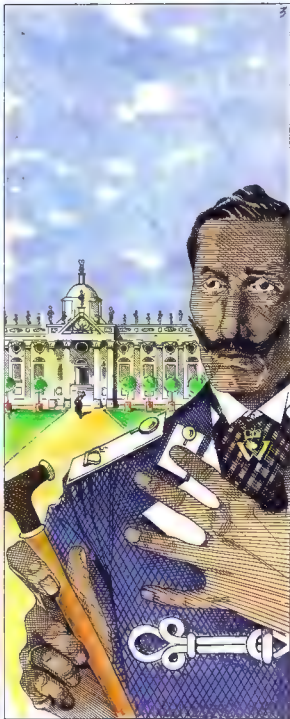




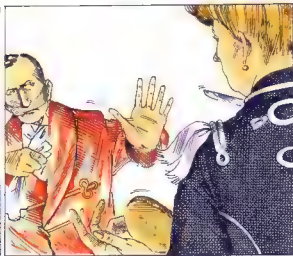




Nul ne sait si la pieuse Impératrice appréciait la cruauté mentale, mï-
sogyne et raffinée, de l'impérial
égotiste. En revanche, on le savait
rassuré de n'avoir pas à subir
certaines outrances physiques...
Telles, parce qu'elle avait avalé
de travers, ces claquas assénées
dans le dos de sa belle-sœur. Telles
aussi ces poignées de main-pinces
d'acier. « Ah ! Hahaha ! », ricanait-
il en broyant des dames de sa cour
les pauvres dextres. « Ah ! Hahaha !
Voilà la main de fer ! ».
Telles enfin, et dans ses jours
d'extrême jovialité, les rudes caresses
qu'à coup de bâton de maréchal
il administrait à ses hauts dignitaires
roulés, par ses soins et au préalable,
dans la neige !

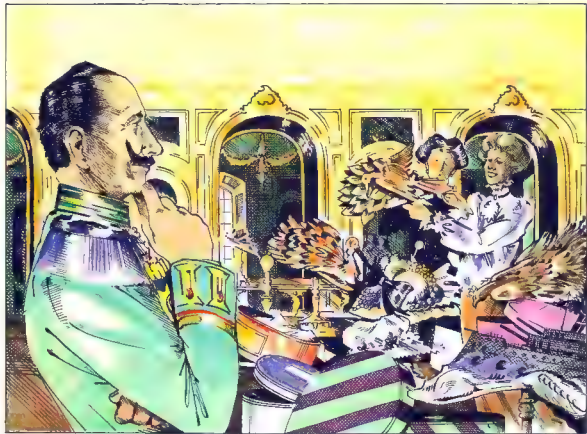


Pudeur de sentiments ? Trouble dissimulé sous un paravent de légère violence ? Sexualité trop intense et, partant, insuffisamment maîtrisée ? Brièveté du sevrage maternel-affectif ou pulsions caractérielles devenues folles ? Toujours est-il que, chaque matin, Willie passait *sforzando* du petit déjeuner à la promenade matinale sans s'occuper davantage de sa vertueuse Dona ! L'infortunée se traînait derrière lui en gémissant de déchirants « Willie, Willie, Willie ! » que, bourreau, il feignait de ne pas entendre. Mais n'il y avait-il pas d'autres raisons à la wilhelmienne impatience ? Quelque angoisse secrète n'assaillait-elle pas le mercuriel souverain ?



Adepte fervente des trois « X » chers à Nietzsche (1), l'attentive Dona (l'impératrice Augusta-Victoria) aimait à beurrer les tartines de son Wilhelm chéri quoique redouté. Ce repas, pris dans l'intimité de son demi-dieu, était le meilleur instant de ses journées. Cependant, Willie, sa dernière tartine avalée, avait coutume de se lever d'un bond en hurlant : « Allons, assez de bavardages, assez de flâneries ! Allons, l'heure de ma promenade a sonné ! »... Sans attendre qu'à son tour et enfin, Dona puisse se rassasier.

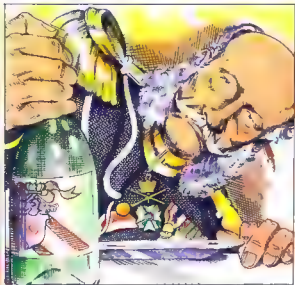
(1) Kinder Küche, Kirche (enfants, cuisine, église).



Soucieux de l'équilibre du couple (déjà !), l'empereur, en échange, lui achetait chaque année ses chapeaux. Dans les salons de Sans Souci (le Versailles prussien), aux regards émerveillés des princesses Blücher et de Pless, il raffolait de les exposer.



Hé oui ! Hélas ! Son fils aîné buvait ! Son fils, le Kronprinz, s'enivrait ! Entraîné par de mauvais camarades, le vin de Champagne s'était mué, pour cet insensé, en une sorte de limonade avec laquelle il avait pris la dispendieuse habitude de se désaltérer...



Tristement, Guillaume II se souvenait des déjeuners pris à Potsdam en tête à tête avec son grand-père, le vieil empereur, vainqueur à Sedan. En son bonheur, le vieillard faisait déboucher une bouteille de notre grisant nectar... Tous deux s'en servaient « un » verre, lentement dégusté... Puis Guillaume I^{er} rebouchait avec soin le coûteux flacon et, d'un trait précis, marquait le niveau, avant de le renvoyer au cellier. Les temps, depuis, avaient bien changé...



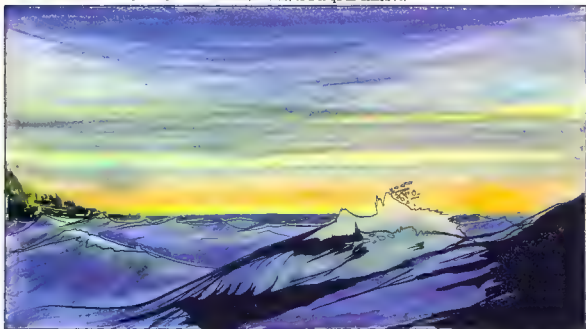
L'alcool, au cou du jeune et instinctif Prince, laissait la bride, et, dans les excitantes vapeurs, sa sensualité s'exacerba. De simple buveur, le triste sire était devenu coureur ! Désormais, après les diurnes et éthyliques orgies, le Kronprinz buvait la nuit venue, à d'autres coupes... Celles emplies d'un breuvage distillé de péché : celui de la chair ! Le plaisir était devenu sa seule exigence ! A la suite d'une invitation à venir en Angleterre, Bertie, le Roi Edouard VII, Bertie le-viveur, n'allait pas tarder à lui en enseigner d'autres et des plus compliquées. Quoique lancée avec désinvolture, cette invitation peu au goût du Kaiser, par le Kronprinz ne fut pas déclinée... D'emblée, mais à l'insu de son père, il devait l'accepter.

Si tous n'étaient pas coprophages, certains étaient coprophiles. Un peu surpris mais bien élevé, le Kronprinz de cet étonnement sut ne rien montrer. Mais le vice cependant le rongait jusqu'aux moelles. Si en secret il pensait : « Really, it's not my cup of tea », au long de la fente servie de ses reins, une sueur glacée de plaisir dégoulinait, inévidente... Jusqu'à venir chatouiller l'œil anal et de bronze, le sien ! À présent, les yeux vitreux ne pouvaient plus se détacher du dégoûtant spectacle. Irradiée par l'abject orifice, sa une coulée de plomb fondu, la sueur se métamorphosait et engourdissait la verge du Prince, pour l'alourdir... Lourde, lourde, toujours plus lourde, longue, longue, toujours plus longue... Le bas-ventre soudain déchiré, le Kronprinz hoqueta, puis, incapable de penser, se mit à sangloter - *post coitum, anima trista*. Dans l'ombre, mandarin obèse, Bertie souriait !

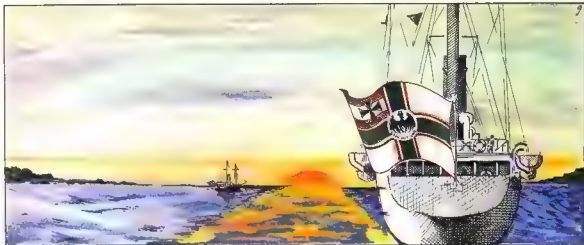




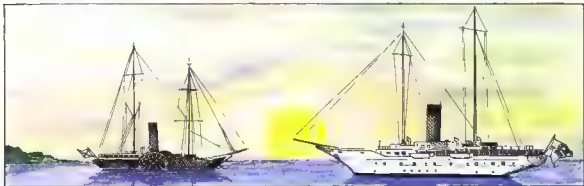
Au retour du Kronprinz, Willie, qui n'ignorait rien des mœurs de Bertie, faillit mourir de chagrin à la vue des cernes qui creusaient les yeux de son fils diminué. Ce dernier, par ailleurs en excellente forme et enchanté, reconnut qu'oncle Bertie était, sans doute, l'hôte le plus délicieux qu'il lui avait été donné de rencontrer. Ah, ce mot, « délicieux », dans une bouche prussienne !... Ajoutant, comme pour torturer encore et davantage son père hagard, qu'au reste, c'était un être recelant des trésors d'imagination ! ». « Bertie, Bertie », songeait le pauvre Guillaume, « Bertie, tu n'es qu'un démon ! ».



C'est pour se venger de cette « trahison » édouardienne que Willie décida de se réconcilier et de renouer avec Nicky, son cousin le Tsar de toutes les Russies. Pour ses retrouvailles, la baie déserte de Björkö lui parut étrangement indiquée. La froide et balistique pâleur de ses eaux lui semblait propre à cette rencontre.



Certes. Et aussi, le redoutable péril jaune, sur la baie paisible, jetant d'inquiétantes ombres... Togo, l'amiral japonais, ne venait-il pas de cruellement défaire, en trois et tragiques « trafalgars », les flottes pourtant imposantes du Tsar ? Mais, périls de la débauche ou de mer, dans l'âme anxieuse de Guillaume ne faisaient-ils heureusement qu'un... L'Angleterre d'Edouard VII n'était-elle pas l'alliée de l'Empire du Soleil Levant ?



Sur la baie blafarde et jaune, l'« Etoile polaire » (le yacht de Nicky) était là, au rendez-vous, tirant légèrement sur son ancre. L'Empereur feignait de ne pas le voir. Distract par les devoirs de la manœuvre, soudain, il se sentit soulagé. L'amicale entrevue, d'espérances était prometteuse.



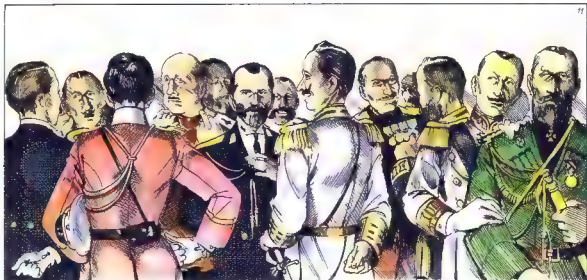
Et c'est détendu que Willie agita la main en direction de Nicky, cependant que, dans la stridence des sifflets d'équipage, les deux pavillons se saluèrent.



Maîtrisant à grand-peine d'ultimes impatiences, les chers parents enfin allaient pouvoir s'étreindre.



« Nicky ! Ooh mon Nicky », murmurait Guillaume, à l'oreille du Tsar, « fidèle ami et cousin ! Ton Amiral de l'Atlantique te salue, toi, l'Amiral du Pacifique !!! » Le désastre de Visdivestock encore en travers du gosier, non sans difficultés, Nicky avalait sa salive...



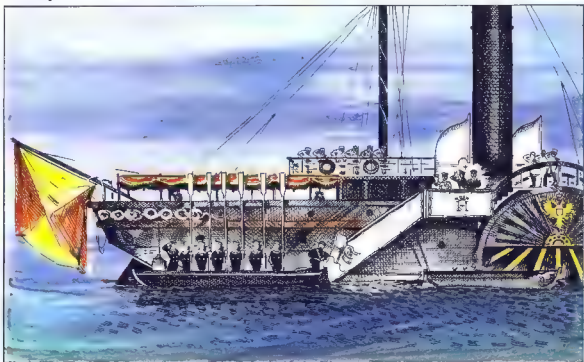
Néanmoins, la réserve du Tser n'allait pas tarder à succomber aux assauts tumultueux que le charme impérial ne cessait de donner. Et, à la stupefaction du général Helmuth von Moltke, la slave suite du Petit Père de toutes les Russies, y cédant à son tour, se mit à parler allemand sans plus tarder sinon avec vivacité.



Tard dans l'après midi, l'acier robuste du Hobenzollern résonnait encore de chants repris en chœur qu'interrompaient des toasts portés à la russe ». Sous l'écouteille, l'équipage, délecté, ne perdait rien de la fête...

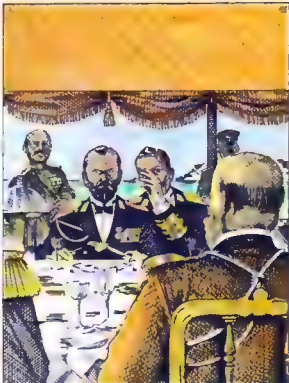


Le lendemain, le Kaiser rendait à son tour visite au Tsar. De cette distraction, sa suite attentive ne laissait pas d'être ravie et de s'en réjouir.

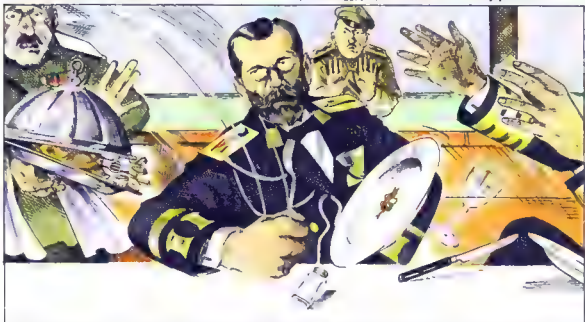




Tôt le matin, dans sa prière, le Kaiser avait imploré le succès de sa tâche : insoler l'insolent, le jouisseur, le corrompu oncle Edouard lui et son bantain royaume ..



Et, pour ce faire, Willy devait insinuer, sur le ton de la conversation, à l'oreille de son cousin : « Je ne comprends pas l'attitude de Bertie dans votre malheureuse affaire japonaise. »



De vin de Bourgogne ou de colère ? Les joues habituellement diaphanes de Nicky, soudain, s'empourprèrent. Frappant de son poing la table avec une violence dont il n'était guère coutumier, Nicholas II, éructant, bégaya : « Le-le-le malfaisaient pe-pe personnage ! Fauteur de-de-dé-désordre ! Il con-con-complots con-con contre tou-tou toutes les puissances ! Se-se-c'est le plus grand intrigant de l'univers. ! » Légèrement en retrait, Guillaume II, mystérieux, se taisait...



Mais, saisissant l'occasion, Guillaume prit dans ses bras le Tsar diminué pour l'entraîner hors du carré de l'Etoile polaire. Dans ce genre de circonstances, curieusement, il savait trouver les mots qu'il fallait : « Nicky a bebo ? Oui, Nicky a gros bebo... C'est tout, c'est tout... Nicky va venir avec Willie dans la cabine. Nicky va faire dodo, gros dodo », sussurait le Kaiser à un Nicolas II à présent en larmes. La porte refermée, il devait pourtant lui ignorer le traité d'alliance germano-russe accompagné d'un brutal « lisez ! ». Ce traité que le diabolique baron von Holstein avait préparé sous les combles de la Wilhelmsstrasse. Les yeux brouillés, Nicky effondré le lisait maintenant sans méfiance... Trois fois il devait le relire et finalement tomber à genoux pour une courte prière. « O ! Dieu ! Toi qui toujours m'écoutes, daigne en cet instant solennel être avec nous et guider nos pas de jeunes chefs. Puis, se saisissant de la plume et de l'encrier qu'obligeamment Willie lui tendait, il calligraphia au bas un ferme « Nicholas ».





« Quand je fis observer au Tsar qu'il serait bon, comme d'usage, d'avoir sur ce document deux contreseings, il acquiesça et fit mander Tschirchky ainsi que l'amiral Birtleff... Nous avons remis à chacun d'eux un résumé du traité, et le vieux marin, sans mot dire, m'a pris la main et l'a baisée révérencieusement. C'est ainsi que la matinée du 24 juin 1906, à Björkö, marque, par la grâce de Dieu, un tournant de l'histoire européenne, ainsi qu'un grand soulagement pour ma patrie bien-aimée, enfin délivrée des serres redoutables du vautour franco-russe. »

Mémoires du Kaiser Wilhelm II

C'EST PAS PARCE QU'ON EST BEAU GOSSE QU'ON DOIT SE CONQUÏRE COMME UNE FILLE!
MOI, J'AI PAS FROID AUX YEUX!
J'AI COMPRIS TOUT DE SUITE QUE DANS LA VIE T'ES TOUT SEUL, ET QUE C'EST LE PLUS PORT QUI GAGNE!

ET MOI EN PLUS JE SUIS BEAU GOSSE. MEME A HOLLYWOOD ILS LE RECONNAISSENT. D'AIL- LEURS, LA-BAS, C'EST TOUTS MES POTES RAFT COOPER, GRANT GABLE, LES PLUS GRANDS, LES PLUS BEUX! TOUS COPAINS AVEC LE PETIT BUG!

SUR LA COTE C'EST JE SUIS LE ROI ET MAINTENANT J'AI LE MILIEU A MA BOTTE!
S'IL N'Y AVAIT PAS EU CETTE SATANÉE HISTOIRE, J'ÉTAIS ASSIS AVEC SMILEY JE USAS UN CANARD, BIEN PÈPÈRE, QUAND IL V A EU UN FRACAS ÉPOUVANTABLE

PAW!

J'AI EU L'ŒIL ARRACHÉ IL A ROULÉ A L'AUTRE BOUT DE LA PIÈCE COMPLÈTEMENT FLOMBE LE PETIT BUG
TOUT ÇA PARCE QUE J'AVAIS PIQUÉ UN PEU DE FRIC SUR LE FINANCEMENT DU "FLAMINGO"
FAUT PAS POUSSEER

BUGGY MON VIEUX, ILS T'ONT ORDREMENT AMOCHÉ TOI QUI ÉTAIS SI BEAU GOSSE. MEME A HOLLYWOOD ILS LE RECONNAIS- SAIENT AUSSI BEAU GOSSE QUE GEORGE RAFT CLARK GABLE, GARY GRANT GARY COOPER

petit dico de la s.f.



Citron hallucinogène (Le) :

Fanzine, puis prosaïme, créé il y a quatre ans par Bernard Blanc. Ce trimestriel, qui paraît régulièrement tous les six mois, doit en être à son onzième numéro. Parti tout doux, à quelques centaines d'exemplaires, le *Citron* est tiré maintenant à 2000, et on dit même que son directeur vise les 5000 et la suprématie sur le marché des revues de S.-F. De *Citron*, ce prosaïme a la couleur (jaune) pour sa couverture ; d'*hallucinogène*, il possède la constance à vouloir traiter la S.-F. par la politique au premier degré, sous la forme de numéros de plus en plus axés sur un thème : « La guerre », « L'énergie nucléaire », etc. Si l'on passe sur une présentation un peu trop bâclée (textes tapés trop serrés), le *Citron* est un des deux ou trois zines qui comptent en ce moment (cherchez les autres...), et il possède ses rédacteurs de base - en général de jeunes auteurs français qui sont à gauche comme des bêtes, avec un éventail qui se situe, ha ha !, entre la CFDT et la bande à Baader : Pierre Ferren, Dominique Douay, Jean Le Clerc de la Herverie, René Durand, Yves Mal

bec et quelques autres, sans oublier Blanc soi-même. Et n'oublions pas le graphiste de base : Volny, qui monte qui monte, comme le petite bête du même nom. On peut s'abonner, c'est pour la cause : B.B., rue du Châteaunot, Tourtour, 83690 Salernes. 6 numéros : 20 F.

Clarke (Arthur Charles) :

Ecrivain britannique né en 1917, Clarke fait partie du grand quatuor des auteurs de S.F. anglo-saxons qui ont dominé le genre dans les années 40 et 50, avec Heinlein, Asimov et Van Vogt. Mais, alors que la qualité des récits des trois autres mousquetaires a fortement baissé, celle de Clarke est restée à peu près intacte.

L'activité de Clarke se partage entre les récits de science-fiction proprement dits et les vulgarisations scientifiques. A ce titre, une observation attentive de ses écrits révèle qu'il se trompe en moyenne moins que ses confrères : il a notamment annoncé dès 1945 que les satellites artificiels pourraient servir de relais pour les ondes radio-télévisées, et en 1947 il donnait la date exacte de l'envoi d'une première fusée sur la Lune : 1959. Mais c'est peut-être tout simplement du pot. Il faut dire cependant que Clarke a une solide formation scientifique (physique et mathématique), qu'il a été membre de la British Interplanetary Society dès l'âge de 17 ans, et qu'il a participé pendant la guerre aux recherches sur le radar...

Pour la suite du monde (comme dirait Pierre Perrault : on a des lettres, au Petit Dico...), Clarke reste sans doute exagérément optimiste (comme tous ceux qui croient en la Science avec un grand S) en prévoyant pour l'an 2000 les déplacements sur cousins d'air, l'extraction des minéraux par action chimique sur l'eau de mer, la fin de la famine grâce aux protéines du pétrole (et la fin du pétrole, alors ?), mais il tempère cette vision idyllique avec un mot célèbre : *L'avenir n'est plus ce qu'il était*. Car Clarke est aussi un humoriste, et dans le genre on retiendra ses « Trois lois de Clarke » (faites sans doute pour se moquer des « Trois lois de la Robotique » de son confrère Asimov) :

Première loi : Quand un savant distingué, mais âgé, déclare que quelque chose est possible, il a

presque certainement raison. Quand il dit que c'est impossible, il a très probablement tort.

Deuxième loi : L'unique manière de déterminer la limite du possible est d'aller au-delà, jusqu'à l'impossible.

Troisième loi : Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie

Pour en terminer avec cette partie de ses activités, signalons pour mémoire deux ouvrages scientifiques traduits en France : *L'Exploration de l'espace* (1951, Denoël), et *Profil du futur* (1962, anthologie Planète).

Dans ses écrits de S.-F., Clarke se partage assez exactement entre ses deux tendances : la vulgarisation scientifique à court terme et la vision prophétique et poétique du futur à long terme. La première de ces tendances est nettement la moins intéressante, et on passera dessus à grande vitesse pour signaler quand même plusieurs ouvrages consacrés à l'exploration et à l'exploitation des planètes de notre système solaire : *Iles dans le ciel* décrit la vie dans une station orbitale, *Lumière cendrée*, *Les Gouffres de la Lune* et *Les naufragés de la Lune* se déroulent devinez où, sur la Lune, bravo ! tandis que *Les Sables de Mars* (le meilleur dans le genre) est situé sur... (bravo !), et rend compte des premiers contacts entre les colons terriens et les derniers représentants des Martiens, avec pour personnage principal un jeune garçon, le tout dans une ambiance assez bradburyenne.

Mais on trouve le grand Clarke dans ces méditations sur le futur de l'humanité dont il a le secret et auxquelles il sait donner une indéfinissable force visionnaire et poétique. Le Petit Dico a déjà signalé (n° 112) *La Cité et les Astres*, ouvrage majeur qui est situé dans un futur si lointain que la Terre n'est plus qu'un vaste désert où se dresse une seule cité entièrement automatisée, mais plus étonnant encore est *Les Enfants d'Icare* : le roman débute avec l'arrivée sur Terre d'un vaisseau interplanétaire dirigé par des êtres ayant l'apparence des démons de la mythologie chrétienne (l'auteur veut dire ainsi que ces êtres nous ont déjà visités à l'aube de l'humanité, et que leur apparence a été conservée dans les légendes) ; leur chef, Karelin, annonce qu'ils sont là pour guider les



Hommes vers une nouvelle phase de leur évolution. Et, en effet, les humains se mettent à muter, puis deviennent une unique entité cosmique alors que le soleil se transforme en nova. Le titre anglais, *Childhood's end* (« la Fin de l'enfance »), éclaire ce que sous entend Clarke : notre forme actuelle n'est que l'ébauche grossière de ce que nous deviendront plus tard. Ce mysticisme pas très convaincant ne doit pas arrêter les matérialistes à tout crin que sont les lecteurs du *Petit Dico* : le roman est superbe et contient des passages étonnants, comme cette visite d'un Terrien sur les mondes de la galaxie, et particulièrement dans un zoo stellaire où n'est conservé que l'œuf utérin d'une créature si gigantesque qu'il était impossible de la garder en entier...

Depuis une dizaine d'années, Clarke a réussi à intégrer ses préoccupations scientifiques et philosophiques. 2001, *L'Odyssée de l'espace* par exemple (dont il faut savoir que Clarke et Kubrick ont mis au point ensemble le scénario d'après une ancienne nouvelle de Clarke, *La Sentinelle*, avant que l'écrivain et le cinéaste réalisent chacun leur œuvre de leur côté), commence par la relation très prospective des débuts de l'ère spatiale avant de faire intervenir, comme dans *Les Enfants d'Icare*, ces fameuses entités galactiques (nommées parfois « Grands Anciens » en S.F.) qui font passer l'humanité à un stade supérieur.

Rendez-vous avec Rama (pour lequel Clarke a obtenu en 1974 le Prix Hugo - suprême distinction aux États-Unis) est en apparence un roman de « hard science » où l'on voit une équipe d'astronautes explorer un gigantesque vaisseau spatial inhabité qui traverse le système solaire avant de se perdre dans l'infini. Mais l'écrivain réussit le tour de force d'évoquer, sans qu'ils apparaissent jamais, des êtres incroyablement différents et supérieurs à nous, par le simple fait de se promener à l'intérieur d'un véritable monde métallique énigmatique et d'une certaine manière vivant : c'est l'un des trois meilleurs Clarke. Malheureusement, le dernier roman en date de l'auteur, *Terre, planète impériale*, semble être un retour en force de l'évocation plate d'une technologie triomphante, avec exploitation des satellites



de Saturne et description de la Terre pacifiée du XX^e siècle.

Arthur Clarke, qui vit depuis plus de dix ans à Colombo et qui s'y livre avec passion à la pêche sous-marine, a écrit également plusieurs ouvrages traitant de la mer, comme *Les Prairies bleues*, sur l'exploitation de fermes aquatiques et l'amitié entre les hommes et les cétacés (thème repris dans *L'île des dauphins*, roman pour adolescents) ; malheureusement, ce livre a négligé la pollution des océans et ne peut plus être considéré aujourd'hui que comme un rêve dépassé : le futur, hélas, n'est plus ce qu'il était, monsieur Clarke.

Bibliographie des œuvres romancées : *Prelude à l'espace* (1951) : Fleuve Noir, « Lendemain retrouvés » n° 36 ; *Les Sables de Mars* (1951) : Marabout n° 630 ; *Iles dans le ciel* (1952) : Fleuve Noir, « Lendemain retrouvés » n° 33 ; *Les Enfants d'Icare* (1953) : J'ai lu n° 799 ; *Lumière cendrée* (1955) : Masque S.F. n° 27 ; *La cité et les Astres* (1956) : Denoël, *Présence du futur* n° 143 ; *Demain, moisson d'étoiles* (nouvelles 1956) : Denoël, *Présence du futur* n° 36 ; *Les Prairies bleues* (1957) : Albin-Michel, *Les Gouffres de la Lune* (1961) : Poche 2000 n° 12 et 13 ; *L'île des dauphins* (1963) : Robert Laffont, « Plein vent » n° 13 ; 2001, *L'Odyssée de l'espace* (1968) : J'ai lu n° 349 ; *Rendez-vous avec Rama* (1973) : Robert Laffont, « Ailleurs et demain » ; *Terre, planète impériale* (1975) : Albin Michel, « Superfiction - Hors-série » n° 1.

Clayton (Jack) : Réalisateur britannique né en 1921, d'abord documentariste, assistant de

Korda, producteur, et qui aborde la réalisation en 1959 avec *Les Chemins de la haute ville*, qui valut un prix d'interprétation à Simone Signoret. On lui doit deux films fantastiques, dont le plus connu est *Les Innocents* (en 1961, d'après le célèbre roman *Le Tour d'écrouture*, de Henry James). L'œuvre est assez fidèle au livre adapté, et dans cette histoire de deux enfants criminels parce qu'ils « possèdent », le réalisateur a su préserver l'ambiguïté : démonologie ou cas psychanalytique ? Tout baigné de clairs obscurs, le film s'éloigne de toute recherche sensationnaliste ou tape à l'œil, mais on peut aussi considérer que son académisme est bien pesant. *Chaque soir à neuf heures* (*Our mother's house*), réalisé en 1969, avec Dirk Bogarde, ne contient aucun élément surnaturel mais, par son ambiance, rejoint le climat fantastique du précédent film. D'autant qu'il s'agit là encore d'enfants étranges, qui sont sept comme le Petit Poucet et ses frères et, à la mort de leur mère, tiennent la nouvelle secrète et se livrent à des essais d'évocation de son âme - jusqu'au jour où revient le père prodigue. Clayton, qui tourne peu, ne s'est signalé ces derniers temps que par une adaptation de Scott Fitzgerald *Gatsby le Magnifique*, avec Robert Redford, un film qui manifestement ne correspondait pas à son tempérament intimiste.

Andrevon



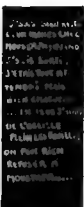
...DROIT DEVANT MOI C'EST BIEN SIMPLE, C'ÉTAIT LA RUE S^T DENIS, ON PEUT DIRE QUE ÇA TOMBAIT PILE, MAIS J'AVAIS COMME UNE ARRIÈRE-PENSÉE...





DE FIL EN AIGUILLE, OU PLUTÔT DE VERRRE EN CHOPE PARCE QUE JE PLÉDAIS PAS MON TEMPS, J'EMPLOYAIS EFFICACEMENT LE PED DE POGNON QUI M'RESTAIT, J'ÉTAIS SUFFISAMMENT ARSOUILLÉ ET ASSÉZ EN REMAUD QUAND J'ENTENDIS CES CONNARDS.





CE N'EST QU'À CE MOMENT-LÀ QUE J'AI RETROUVÉ MES ESPRITS, COMME LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.



IL ÉTAIT BIEN HAÏRÉS ET J'ÉTAIS À BARBES.



UN COURT INSTANT, J'AI CRU QUE MA CUITTE TENAIT ENCORE DANS MON...



DE TOUTE ÉVIDENCE, LES DEUX MONDES ÉCHANGERAIENT RÉELLEMENT LEURS RÔLES.

MONTAG COOL, COMTE BALNEUR BLUES, SANS BRAUVRES ET LE PLUS DÂBLE, C'EST QU'APPAREMMENT PERSONNE NE RENDAIT LA MONNAIE, ÇA MARCHE PLUS! ET J'ÉTAIS PAS TOT SUR.



MARRANTS, CES DEUX MECS, NON? SURPRENANTE...



DIS DONC, T'AS L'AIR BIEN AMOCHÉ! DES ENNUIS?



IL FAIT FROID! TU VIENS PRENDRE UN CAFÉ BIEN CHAUD CHEZ MOI?



MONTIGNY S'ENVA AVEC DE L'ESCAILLE POUR CASSER UN PEU LOIN DE SON LOGIS ET COMME IL AIT DEMEURÉ ICI, IL FAIT FAIRE LE GRET QUE ME SOUS GAREFF. MOI J'AI CUEILLI UN BALER À NINI SOUS LES PONTS DE PARIS...



Les carnets français de la vraie beauté artistique

AVANT-PROPOS

En ce mois d'août, Paris est vide. Circuler est redevenu un plaisir, se garer, un jeu... Pourquoi, dès lors, ne pas en profiter pour explorer des quartiers traditionnellement embouteillés ?

Entre Stalingrad et Jaurès, quasi

sous le métro aérien, vous trouverez la Rotonde de Ledoux, pavillon d'octroi de la porte de la Villette. De là, prenez le quai de la Seine et longez ses superbes entrepôts XIX^e jusqu'au moderne pont levis de la rue de Cri-

mée. Prenez celle-ci à gauche : à son intersection avec la rue de Flandre surgissent les Orgues de Flandre, ancienne Cité des Flamands. La gare du Nord, en suite, à pied ou en métro (Riquet), est toute proche.

LA ROTONDE DE LEDOUX.



PONT DU PARC DE BENOUILLE (élévation et coupe)



De la soixantaine de pavillons d'octroi, propylées de Paris où, peu avant la Révolution, Nicolas Ledoux laissa la bride aux fougues de son imagination, il ne reste que quatre témoins (1)... Une certaine et dix-neuvième ferveur néo gothique qui ne voulait rien devoir ni aux Grecs ni aux Romains, ni surtout à leurs émules, devait avoir raison de ces temples étrusco palladiens formant la royale « Clôture de Paris » (2).

Épargnée du honteux saccage (3), expression parfaite du vocabulaire monumental lédolien, la Barrière de la Villette est tous jours là... Sangleée de colonnes cubiques, cuirassée de bossages francs jamais vermiculés mais seulement creusés de profonds refends et portant l'humilité

fière et rigoureuse de ses frontons à peine dominés par la serlienne élégance d'une rotonde en galerie que cerclé en son sommet, puissante et de belle modération, la corniche. Certes, l'étreinte du poule métropolitain infligée à la Rotonde si pure paraîtra à plus d'un comme le viol scandaleux de ce qu'il aime... Ledoux ! Ledoux qui sut donner ses volumes les plus rigides et ses plans les plus ingénieux à l'édifice en forme de pavillon. Ledoux et Palladio, le maître dont le si brillant élève disait : « On verra des artistes adapter aux matériaux du pays les principes de cet architecte aimable dont le génie embellit les bords de la Brinthe » Par le métal peint, quelle étrange métamorphose d'une prophétique

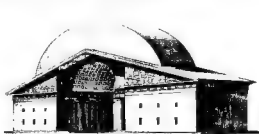
architecture ! Mais, chers lecteurs, le geste griffé de fer d'une technologie tentaculaire n'aurait-il pas été geste d'amour ? Amour du mutant, brutal et irréversible, dont nous ne sommes plus que les témoins pétrifiés mais conscients ! Pour combien de temps encore ? Réfléchissez y en face, au bar de la Rotonde, il est charmant...

(1) Les Rotondes de la Villette et de Monceau (avenue de Courcelles, parc Monceau), le Pavillon du Trône (cours de Vincennes, place de la Nation) et la double Barrière d'Enfer (avenue du Général-Leclerc, place Denfert Rochereau)

(2) Durant les Journées de Juillet, déjà, les émeutiers avaient incendié les impopulaires propylées. Laissons, toutefois, debout « ce mur murant Paris (qui rendait) Paris murmurant »



PROJET POUR UNE BARRIÈRE



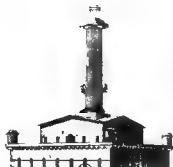
PROJET POUR UNE BARRIÈRE

(3) Que, sous le second Empire, regrettaient le critique Charles Blanc et que dénonçait le le vandalisme mé-

thodique et réfléchi », trente ans au paravant, Montalembert pour d'au tres monuments

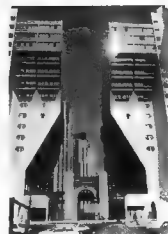


BARRIÈRE DE LA RAPÉE PATACHÉ (vue depuis le pont)

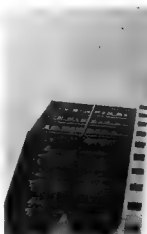


PROJET pour le VIEUX HARBOR

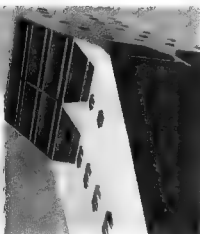
LA CITÉ DES FLAMANDS.



Cités du rêve issues des bedes pages de publicité de quelque hebdomadaire de gauche pour cadres en mal d'originalité, les Orgues de Flandre (1), de béton promoteur sinon prometteur, surgissent. Pourtant, telle une relique précieuse, l'humble porte



de l'industrielle Cité des Flamands est là ! Enchâssée dans l'ogive canyon, brèche imposante perforant la falaise des pyramides inversées. Ziggourat galactique ou ville forteresse d'un Moyen Age ignoré ? Les références manquent. Et, dans le



vertige science fictionnesque, seuls les héros tout droit sortis de quelque planche de BD peuvent, en guides avertis, venir nous prendre par la main (2). On remarquera néanmoins que dans un louable effort, l'individualisme français a été pré-



servé. Chacun a son petit toit-balcon au dessus de la tête. Le ciel ainsi ne risque pas, mille naïve crainte gauloise, d'écraser les heureux locataires

(1) Pour âmes socio-urbanistiquement sensibles, sachez que pour entreprendre ce hautain programme, la société Foyer du Fonctionnaire et de la Famille a dû exproprier 1 264 familles, 101 commerçants et 63 artisans, et comme on dit dans les rangs, autant pour la société Félix Potin. Cependant cette fois pour les jobards, sachez aussi que l'aire de jeux et le plan d'eau de la publicité sont terrains vagues et que les classes maternelles, le gymnase le foyer des jeunes, etc., sont toujours trous sympathiques et de pleine terre. Dieu soit loué, tout à côté, au 46 rue Riquet, le Père Gilbert, le « Curé des Jobards » avoue

(2) Je ne serais pas autrement étonné d'apprendre qu'Andréon loue dans ces « Orgurs » un studio où il travaillerait en secret

« Aaaaah Frontons translucides des halles de gares XIX^e... Narthex de fer et de verre suspendu sous lequel passaient, insouciantes, les premiers catéchumènes du loisir. Après l'architecture faubourienne qui traîne au long des voies sa lèpre riveraine, tu nous ouvres, toi, la nouvelle porte péristyle de la cité, au fracas de la beauté et de l'apparat. »
Jeune étudiant, pour la première fois en voyage à Paris, telle est (très exactement) la phrase que, sans bruit, mes lèvres murmuraient lorsque le train qui me portait pénétra en gare, bien sûr, du Nord

Mais laissons cela et attardons nous dans l'hittorfienne basi-

LA GARE DU NORD



lique de la technologie. Au milieu du XIX^e, une règle voulait que la gare soit conçue par deux personnes. Inventant des systèmes constructifs nouveaux, l'ingénieur élevait la halle, cependant que, le plus souvent, l'architecte enrobait celle-ci d'un bâtiment de gare « réceptionnel », valeureuse pièce montée d'académisme où le pompéux liait la crème pâtissière d'un historicisme douteux. Elève de Percier (1) Hittorf, le génial alchimiste, va fusionnant l'art et la technique, fonde les deux missions pour nous donner, seul, le vaisseau sublime de la gare du Nord et ses somptueux bâtiments d'accueil. D'un éclectisme raffiné - n'avait-il pas appris

aux archéologues de son temps la polychromie des temples grecs ? - puisant au répertoire des formes néo-classiques dont il est familier, Hittorf va tendre cette halle arachéenne que supportent, ioniques et de fonte, les colonnes de son défi, cependant que d'un crayon serein et sûr il élève les façades admirables de la cathédrale des trains. Dans une telle ivresse spatiale, que ne remonterions nous les vapeurs du temps ?

(1) Percier et Fontaine, ces fondateurs du style Empire dont l'action allait durablement conclure en France des leçons palladiennes en core diffuses

Jean-Marie de Busscher

Cette reliure est faite pour contenir douze numéros de « Charlie ». Ça coûte 30 francs port compris. Ça se commande au journal, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

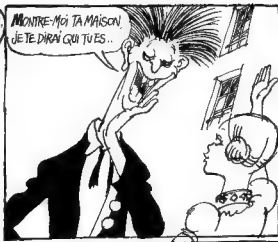
Les derniers numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants
17 18 21 23 24 25 28 29 30 32 38 40 42
50 51 52-54 55 56 57 58-59 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70

ainsi que tous les numéros du 71 à maintenant. Un peut passer commande aux tarifs suivants

30^e : 7 à 42 5 F
N° 50 à 54 5 F
N° 55 à 64 5 F
N° 65 à 74 6 F
N° 75 à 89 7 F
N° 90 à 112 8 F
à partir du n° 112 9 F

Règlement à l'ordre des Éditions du Square, SVP





peanuts

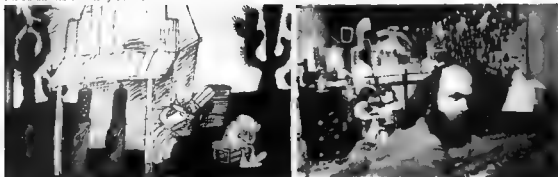
Charles M. Schulz











What's up doc?

LE NOUVEAU CARTOON A HOLLYWOOD

Il nous arrive souvent de parler de réalisateurs ou de films que vous n'aurez, hélas, peut-être jamais l'occasion de voir. Cette fois, ce n'est pas le cas. Car les films dont il est question forment un programme sorti tout ce qu'il y a de commercialement dans deux salles parisiennes, comme n'importe quel « grand film », et voyageront bientôt en province par les circuits commerciaux et non commerciaux. Pour les obtenir, il suffit de s'adresser à « Pink Splash Production », 6, quai Fernand Saguet, 94700 Maisons-Alfort. Paul Dopff (par ailleurs producteur-réalisateur), en compagnie de Gabriel Cotto, a rassemblé quelques films d'animation de la côte Ouest des USA pour constituer ce programme d'une heure et demie, formule bouée de sauvetage pour le court métrage qu'on ne peut voir autrement, formule peut-être même d'avenir, un programme semblable circulant aux USA avec la bagatelle de 200 copies...

De plus, *Le Nouveau Cartoon à Hollywood* est un programme remarquable de par la qualité des films, de par sa présentation et ses enchaînements et de par un côté didactique passionnant et surtout pas chiant. En effet, ouvrent et clôturent la séance deux films documentaires où

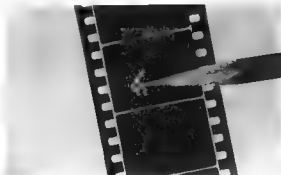
l'on voit et comprend comment se fabrique un film. Le premier, *Animation Pie*, réalisé par Robert Bloomberg, est un chef-d'œuvre qui devrait obligatoirement être montré à tous les enfants de toutes les écoles. R. Bloomberg est professeur, et il a filmé ses élèves, gosses d'une douzaine d'années, réalisant de petits films dans diverses techniques (un gâteau d'animation...) démontrant que le film image par image est à la portée de tous avec un matériel minime ; et, ce qui est le plus important, que ces gosses font de l'animation dans la joie, en se prenant un pied colossal : les images ne trichent pas, et leur passion se communique dans la salle... Il est impossible de voir ce film sans être pris de l'envie d'animer sans plus attendre sa boule de pâte à modeler, ses crochets ou ses copains en pixilation. Pour convaincre le spectateur que la technique de l'animation n'est pas si compliquée, le film montre les enfants travaillant avec simplicité, sur une séquence destinée par exemple, puis aussitôt le résultat filmé. Parfois même simultanément. L'écran est alors divisé en deux parties : à gauche, une gamine peint directement sur la pellicule ; à droite, le résultat, les danses de couleurs sur fond musical. L'évidence même. D'un côté, quelqu'un qui prend du plaisir, de l'autre côté le résultat de ce plaisir. Le grand moment, pour les jeunes élèves, c'est la vision des « rushes » de retour du laboratoire. Les enfants sont alors filmés en transparence, au travers de l'écran sur lequel nous découvrons en même temps qu'eux leurs premiers travaux. Simultanément les dessins animés et les trognons ravies et émerveillées de leurs auteurs...

Au début de *Animation Pie*, un

gosse dit que « sans l'animation, il ne pourrait pas voler » (on découvre, grâce à la pixilation, voler est possible. On saute, clic, une image, on ressaute, clic, une autre image, etc.)... Le film est émaillé de petites phrases de ce genre, importantes, parfois un peu sérieuses mais ponctuées d'éclats de rire qui font que tout passe merveilleusement. Malgré les moyens rudimentaires, les résultats sont des plus sympathiques. Débordants d'humour, d'imagination et d'audace. Dans les films des marmottes, les héros se font écrabouiller, les chars d'assaut ensevelir, les arbres dévorent leur bûcheron, les dinosaures charcutent les aviateurs dans un flot de sang. De tous les films sur l'animation, *Animation Pie* est bien le plus réussi et le plus intelligent.

Pour clore ce programme, Will Vinton a réalisé un court-métrage, *3 Dimention*, sur son propre studio spécialisé dans le film de marionnettes en pâte à modeler.

Il y a quelques festivals d'Angeles, Vinton et Gardiner stupéfiaient tout le monde avec *Closed Mondays*, où un ivrogne en pâte à modeler « jouait » comme un acteur, avec toutes les expressions du visage. Vinton a depuis amélioré sa technique et réalise son quatrième film, *3 Dimention* dévoile tous les petits secrets, le mélange des pâtes pour obtenir une infinité de couleurs, la constitution des marionnettes, faites d'une carcasse métallique comme les marionnettes traditionnelles, la complexité des mouvements de caméra, et aussi la clef de cette technique unique, à la fois un peu décevante et rassurante ! Chaque scène et chaque jeu des personnages sont d'abord joués par des acteurs en chair et en os qui servent de mo



dèle aux modeleurs animateurs. Tout comme *Animation Pie*, *3 Dimation* est un film documentaire pas du tout ennuyeux parce que parsemé de gags. Par exemple, le héros de *Martin le Cordonnier* est en pleine action (on croit qu'il s'agit d'un extrait du film), la caméra recule et l'on découvre tout un bestiaire équipe de cinéma, crocodile caméraman, cochon metteur en scène, canard-preneur de son, comme s'il s'agissait d'un film en prise de vue réelle. Puis la tête du vrai réalisateur apparaît parmi ces personnages miniatures, nous ramenant d'un coup à la réalité pour nous mieux faire saisir la somme considérable de travail investi dans chaque seconde de film. Enfin, quand *3 Dimation* se termine apparaissent, pour le générique final, une horde fantastique de têtes grimaçantes, galimatias de personnages extraordinaires

UNE VILLE SAUCISSE ET UN ONCLE SAM.

Entre chaque film de ce programme, une courte séquence, filmée par Paul Dopff aux USA,

présente le réalisateur. Et le commentaire rappelle certains travaux plus connus de ces cinéastes, comme la participation de Robert Swarthe à *Rencontres du 3^e type* ou la participation de Adam Beckett à *Stars War*, ce qui montre au grand public que, d'une part, les animateurs ne sont pas forcément des bêtes travaillant au fond d'une cave. et que, d'autre part, s'ils travaillent sur des longs métrages connus, ils s'expriment complètement dans ces petits courts métrages d'auteur. C'est ainsi que Robert Swarthe est l'auteur d'un remarquable *Kick Me*, dessiné directement sur la pellicule et agrémenté d'astucieux trucs inspirés de Tex Avery, que *Sausage City*, de Adam Beckett, est un chef d'œuvre d'animation pure où les formes géométriques naissent et se multiplient à des rythmes fascinants, où des formes de couleurs se reproduisent indéfiniment dans des tortilles, ments viscéraux, et que Jeff Hale et Derek Lamb ont réalisé un savoureux *The Last Cartoon man*

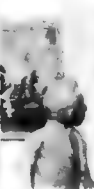
Le film le plus drôle du programme, *Cycles*, de Chuck Men-

ville, Lon Jansen et David Brain, met en scène une bande de lou bards motards qui foncent sur les routes... sans motos grâce aux possibilités de la pixilation

Enfin, le meilleur de la série, c'est l'inénarrable *The Further Adventures Of Uncle Sam*, de Robert Mitchell et Dale Case, fantastique parodie de longs métrages d'aventures, avec un parfum de *Yellow Submarine* sur lequel a travaillé Mitchell, les incroyables Oncle Sam et Miss Liberty capturés par les puissances de l'argent et sauvés par l'aigle américain chaussé de merveilleuses baskets et fredonnant de vieilles rengaines grinçantes. Avec une bande-son extraordinaire, faite de ces musiques « made in Hollywood » des années 40, ses rythmes variés, la démente des séquences presque surréalistes et le grandiose des génériques. Ah ! Cette fin où les personnages s'en vont à l'horizon tandis qu'un kangourou chante un vieux air de folk, au rythme duquel ondulent des dizaines de cactus, et le soleil de rougeoyer dans le lointain...

That's all, folks

Rivoire and Carret



fosdyke saga

Bill Tidy

La famille Fosdyke s'est enrichi grâce à la trape et à l'ignorance de ses membres









LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout.

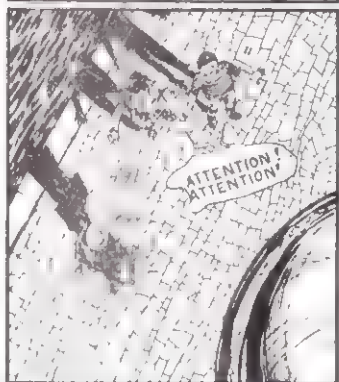


LES ANGES DECHUS

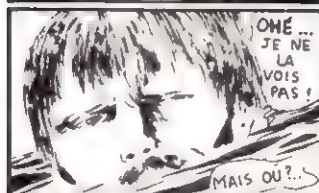
de Guido Crepax

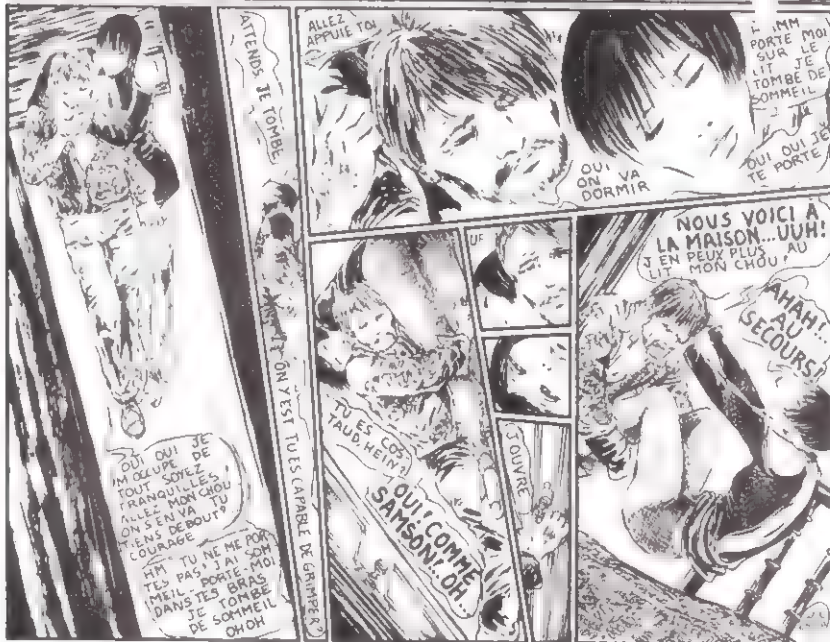
© Crepax MLE

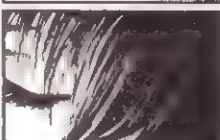
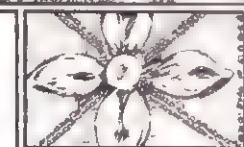
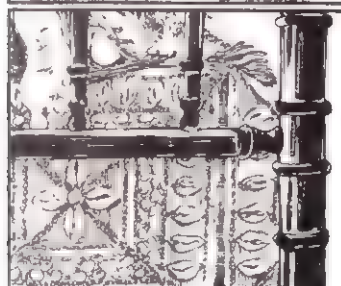
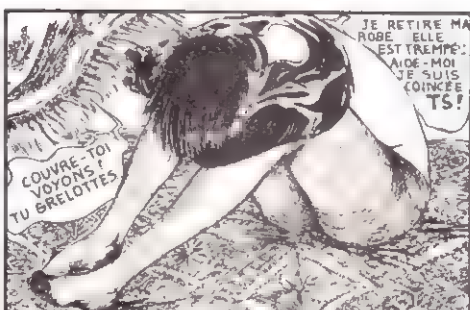
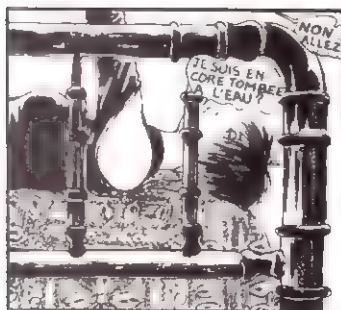


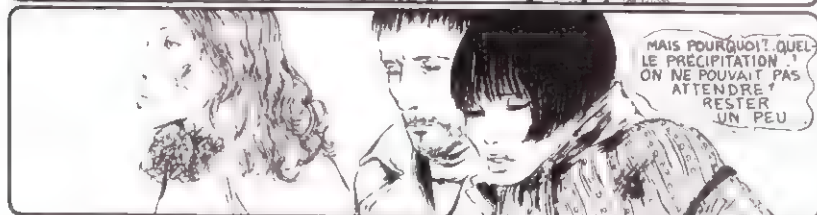


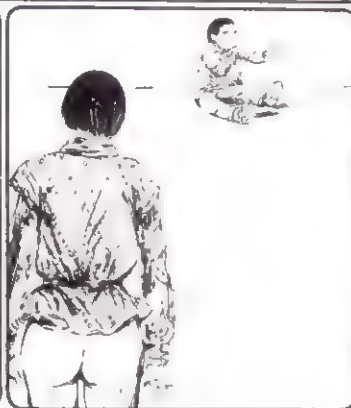












СМЕРТЬ ТИРОВОУ
ИМПЕРИАЛИЗМУ

HMMH
IL FAIT TOUT
TOURS AUS
SI FROID
CE
MATIN

IL DOIT
ÊTRE
TARD

ARNO?
QUE LE
HEURE
EST-IL?

EH??

QU'EST-CE QUE ÇA PEUT FAIRE

QUOI? MAIS IL
EST AU MOINS
ONZE HEURES

UNE HEURE
MOINS VINGT!
ÇA ALORS!!!

ALLEZ... IL FAUT
SE LEVER!

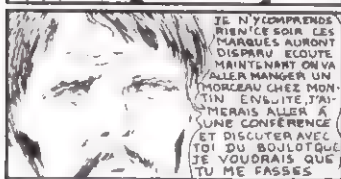
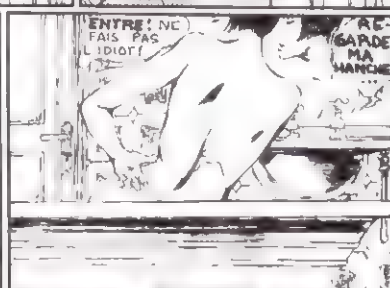
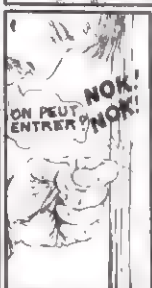
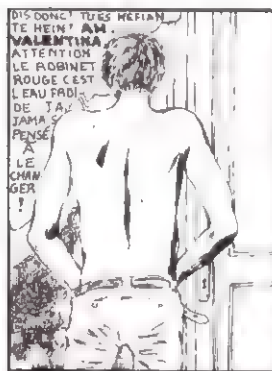
MAIS ENFIN POURQUOI
ES-TU SI PRESSEE?
QU'EST-CE QUE TU
AS À FAIRE?

...IL FAUT QUE J'AILLE À
L'HOTEL. TOUS MES VÊTE-
MENTS SONT LÀ-BAS. QUEL-
LE IMPRESSION J'AI DU
DONNER... LA NUIT DE
MON ARRIVÉE.

ALLONS CALME-TOI MAINTENANT.
MON CHOU, TU VAS PRENDRE UN
BAIN CHAUD. ÇA TE REMETTRA
DE TA PETITE CUITE D'HIER SOIR.
TU AS PEUT-ÊTRE OUBLIÉ, MAIS
TU AS PAS MAL BU
CHEZ
NANI...

D'AC-
CORD
MAIS
TOUT
ÇA
L'EST
TA
FAUTE

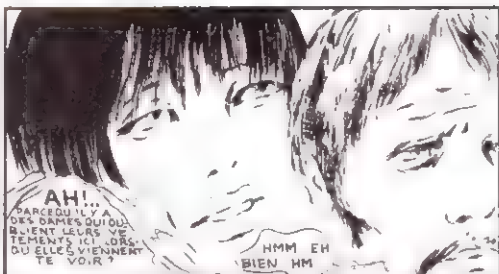
TU
AVAIS
BIEN
PRÉPARÉ
TON
COUP
NE ME
RACONTE
PAS
D'HIS-
TOIRES!





DES VÊTE-
MENTS SATO!
IL EST VRAI
QUE NOUS
AVONS A
REU PRES
LA MEME
TAILLE

MAIS NON
MARINA
LAISSE
TOUJOURS
DES AFFAI-
RES ICI



AH!!
PARCE QU'IL Y A
DES DAMES QUI OÙ
BIEN LEURS VÊ-
TEMENTS ICI LORS
QU'ELLES VIENNENT
TE VOIR ?

HMM EH
BIEN HM



HEU J'AI
DES AMIES
TRÈS DÉSOL-
DÉES



DÉSORDON-
NÉS ET
SUIVIR RAP-
PIDEMENT
MAIS AVEC
COS TALONS
J'AI BIEN
DU MAL À
MARCHER
BOY
ALORS RACON-
TE UN
PEU
QUE T'ES
COMPLÈ-
TEMENT
FAR-
RE

JE TE L'AI
DIT J'AI
UNE IDÉE
DE LONG-
MÉTRAGE

SUR
VENISE
QUI SE
SCROULE

ET SUR-
TOUT
CE
QUE
TU
ATTENDS
DE MOI ?



MAIS PAS EN
TRUC PLEUR
NICHARD SUR
LA RUINE DU
PATRIMOINE
ARTISTIQUE

AH
C'EST
GIGIA

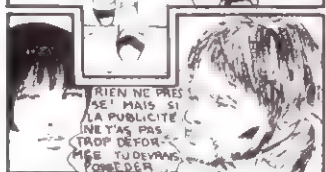
NON RIEN DE
SENTENCIEUX
NI DE MO-
RALISTE

SALUT
J'ARNO

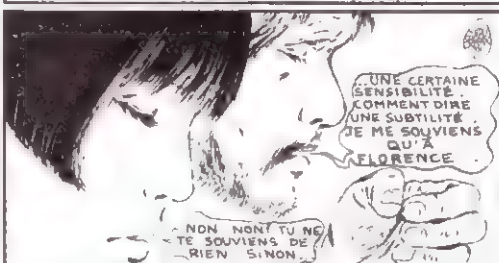


TU VOIS UNE ATMOS-
PHÈRE DE MAISONS QUI SE
LÉZARDENT QUI SE METTENT
À POURRIR ET À L'INTÉ-
RIEUR, LES HABITANTS

ET TU VOUD-
RAIS QUE JE T'AI-
DE À TROUVER
CETTE AMBIANCE
AVEC MES
PHOTOS ?



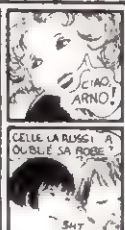
RIEN NE PRES-
SE! MAIS SI
LA PUBLICITÉ
NE T'AS PAS
TROP DÉFOR-
MÉE TU DEVRAS
PENSER

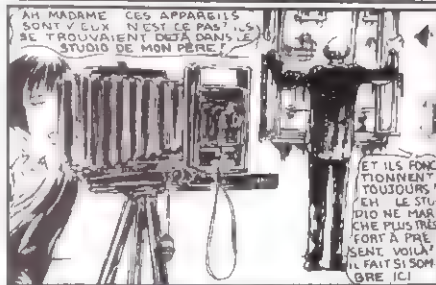
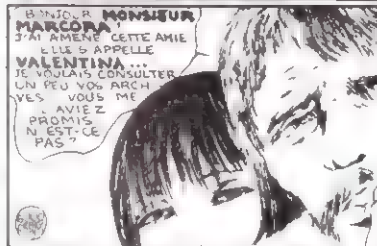
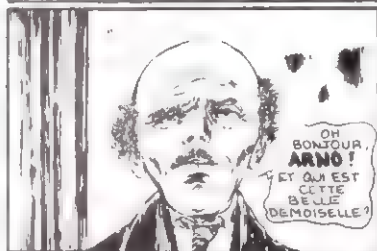


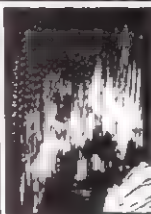
UNE CERTAINE
SENSIBILITÉ
COMMENT DIRE
UNE SUBLTILITÉ
JE ME SOUVIENS
QU'À
FLORENCE

NON NON TU NE
TE SOUVIENS DE
RIEN SINON



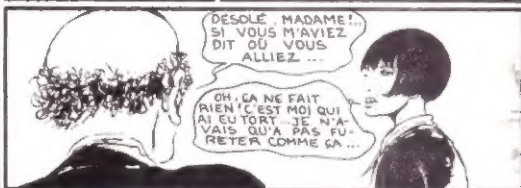
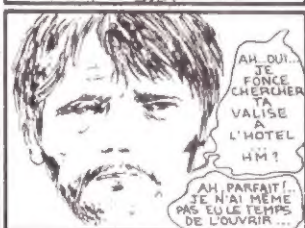














*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1978,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

